

# EXCELSIOR

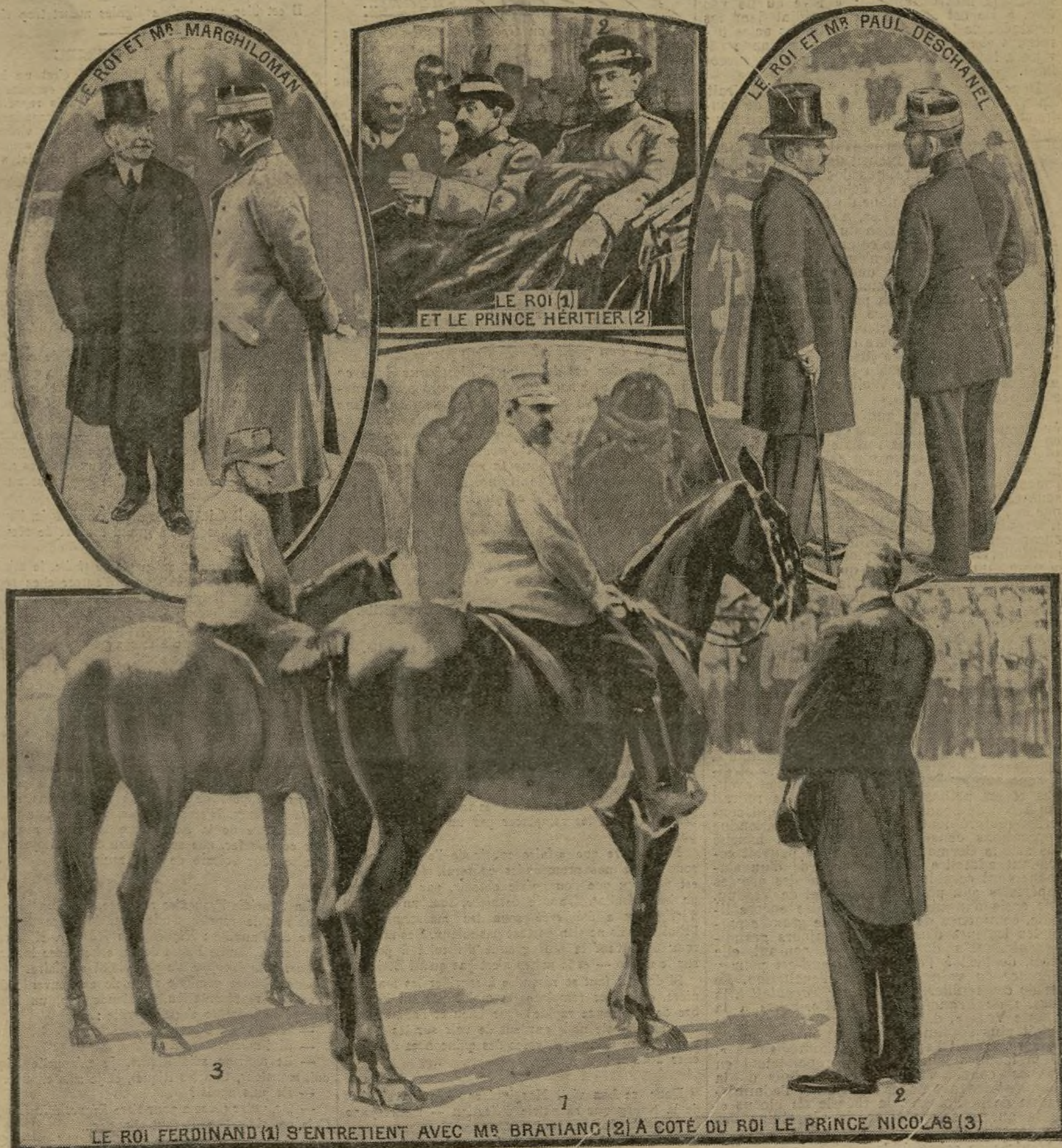
Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.  
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

## Le roi de Roumanie vient de prendre le commandement de ses armées



LE ROI FERDINAND (1) S'ENTRETIENT AVEC M. BRATIANO (2) À CÔTÉ DU ROI LE PRINCE NICOLAS (3)

Au moment où la Roumanie se joint aux Alliés et où son roi part pour le front, il nous a paru opportun de grouper divers instantanés représentant d'abord le souverain s'entretenant avec M. Bratiano, le président du Conseil roumain, dont on admire l'intelligente politique, et qui joua un rôle capital dans l'intervention de son pays. Le roi Ferdinand est encore ici photographié en compagnie de M. Marghiloman, lequel fut longtemps un des chefs du parti d'opposition. Enfin, le souverain est vu s'entretenant avec M. P. Deschanel, au cours d'un voyage que fit à Bucarest, il y a quelques années, le président de la Chambre des députés.



## Les deux courbes de la confiance

Voici une belle semaine, pleine d'espérances. Cependant, Paris, dans sa joie patriotique, est demeuré calme, comme après la Marne, comme après l'Yser, comme après le premier refoulement devant Verdun. La grand'ville, cœur et cerveau du pays, que l'on disait naguère mobile, impressionnable et nerveuse, a donné, depuis le début de la guerre, même quand l'ennemi marchait sur elle à grandes enjambées, l'exemple d'une tranquille confiance. D'où venait celle-ci ? A mon avis, de l'extrémité même du péril. C'était la contraction de la volonté, avant l'immense effort conçu par tous comme indispensable au salut commun. Au-dessus de nos drapeaux, au-dessus de nos consciences flottait le mot d'Hamlet : « Etre ou ne pas être. » De cet acte de foi immédiat dans les destinées de la patrie sont sortis les actes héroïques et souvent sublimes que le monde admirera longtemps, avec la certitude du succès final.

Dans le même temps, l'Allemagne délirait. Ce n'était plus de la confiance, c'était de l'outrecuidance, le déchaînement d'un orgueil fou : une confédération d'appétits, qui s'était laissée monter la tête par des pédants. L'histoire fera avec stupéfaction le recueil des proclamations, déclarations, déclarations des dirigeants allemands, entre juillet et octobre 1914. Jamais cannibale, dansant autour du poteau de guerre auquel sa victime est liée, n'a montré plus de frénésie. Cette persuasion du triomphe instantané, complet, facile, se communiqua d'ailleurs à quelques neutres, qui n'en revinrent que lentement. Les dernières ondes s'en propagent peut-être actuellement aux confins de la Polynésie ou dans certaines provinces reculées de la Chine. On assure que maints Papous, endoctrinés par des colporteurs en verroterie berlinoise, s'imaginent encore que le kaiser a pris Paris et qu'il gouverne jusqu'à Marseille. Hâtons-nous d'ajouter qu'au point de vue diplomatique cette opinion Wolff est de faible conséquence.

Au cours des deux années qui ont suivi, les événements diplomatiques et militaires ont corroboré la confiance initiale française, sans jamais lui faire perdre son caractère de sobre gravité. Ce fut le renversement du poncif concernant notre excitabilité, poncif né des soubresauts de 70-71 et soigneusement cultivé par nos ennemis pendant quarante-quatre ans. L'adhésion de l'Italie à la guerre de délivrance européenne a été accueillie avec bonheur et gratitude, mais sans explosion intempestive, comme un événement qui s'imposait. Il en fut de même de la résistance de Verdun, prodige de valeur et de ténacité, mais qui était attendu, escompté par l'immense majorité du public français, dans le moment où, aux regards des neutres, la place semblait compromise, dans le moment où les journaux allemands annonçaient sa chute. L'inébranlable confiance continuait. On se disait de l'un à l'autre : « Joffre, Castelnau, Pétain et leurs bonnes troupes sont un peu là ! »

Inversement, pendant ces deux années, l'outrecuidance allemande déclinait de façon visible, à la manière d'une marée descendante. Elle descendait, des couches renseignées et dirigeantes de l'Empire, vers les fanatiques aveugles et les petites gens. Puis elle se retirait peu à peu de beaucoup de ces derniers, déconcertés malgré tout par la lenteur inattendue d'opérations censées triomphales. Si bouché que soit le Germain moyen, il ne pouvait cependant admettre la thèse absurde d'un stationnement combiné et prémédité des armées impériales aux portes de Paris et de Verdun. Une sorte d'inquiétude, de malaise encore timide, commença de germer et de grandir parmi les lecteurs d'une presse toujours grandiloquente, mais désemparée, et courant, elle aussi, de l'est à l'ouest et au sud-est pour y chercher en vain des sujets d'exaltation. Le ton de ces feuilles, du *Berliner Tageblatt* à la *Gazette de Francfort* et du *Worwärts* à la « tante Voss », devenait saccadé et tendu. Ce n'était plus l'optimisme effréné ou paternel de naguère. C'était l'appel aux « compétences », ou prétendues telles, qui se répandaient en longues considérations sur les buts de la guerre et les avantages ultérieurs, l'administration de la Pologne, la théorie du blocus et de la guerre sous-marine, la répartition des denrées, etc.

L'entrée en scène de la Roumanie aux côtés de l'Entente, accompagnant la rupture officielle de l'Italie avec l'Allemagne — si importante au point de vue économique — vient de faire baisser encore le restant de confiance allemande de plusieurs degrés. Ce résidu s'est ré-

fugé dans le vieil Hindenburg, « l'homme de bois », caricature physique du chancelier de fer. Mais Bismarck personnifiait la conquête, et Hindenburg personnifia la résistance. C'est tout différent.

Quant à la France, elle a accueilli la bonne nouvelle avec reconnaissance envers ses artisans et avec ce même « parbleu ! » qui semble sa devise au cours de la grande guerre. La décision de la Roumanie a été considérée, dès la première heure, comme un atout de plus dans notre beau jeu et aussi comme une raison de plus de persévérer dans l'objectif principal : la défaite définitive de l'Empire allemand, l'écrasement de la tyrannie allemande.

Civique.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*Ce qui se passe en Grèce est peut-être assez facile à comprendre : les problèmes de politique intérieure y passionnent davantage l'opinion que les plus grands intérêts de politique extérieure.*

*Le roi Constantin et son état-major militaire se sont trompés : ils ont cru au triomphe de l'Allemagne ; ils ont refusé d'accepter les plans de M. Venizelos, qui, moyennant la promesse de Chypre et d'agrandissements considérables en Asie Mineure, voulait exécuter les clauses du traité qui liait la Grèce et la Serbie.*

*Depuis ce temps il y a une profonde division des parties en Grèce, une scission qui va tous les jours en s'accroissant. M. Venizelos accuse l'entourage du roi Constantin de faire une politique d'autocratie, de violer la Constitution. Et la question est là, en effet : le souverain de Grèce doit-il faire une politique constitutionnelle, ou bien peut-il gouverner selon son bon plaisir ?*

*Et la crise est devenue si aiguë que dans ce pays, chez une race qui fut toujours passionnément éprise de politique, cette question prime tout le reste, même l'invasion si blessante de la Macédoine grecque par les Bulgares. Il y a des Grecs qui veulent s'aveugler : « La Macédoine grecque, on nous la rendra. Nous avons la promesse de l'Allemagne. L'essentiel est de sauver le roi. » Voilà ce qu'ils pensent très sérieusement.*

*Y aura-t-il un replâtrage entre le roi et M. Venizelos ? C'est bien douteux. Et la Grèce est si profondément divisée contre elle-même que toute action, dans aucun sens, lui est devenue bien difficile.*

Pierre Mille.

On se préoccupe beaucoup, à l'heure actuelle, de la « question » des marronniers. Les marronniers de Paris s'étiolent ; manquant de terre et d'arrosage, ils perdent leur fraîcheur dès les premiers mois d'été ; leurs feuilles tombent au mois d'août, et, grâce à eux, la voirie a déjà commencé sur nos promenades l'automne « service » des feuilles mortes.

L'aspect de Paris est rendu mélancolique par ces frondaisons amoindries et desséchées. Aussi, l'Hôtel de Ville, reprenant un projet d'avant-guerre, songe-t-il à faire couler de l'eau sous les racines de nos marronniers, ou à les remplacer par un arbre plus robuste.

Mais outre que « faire couler de l'eau » dans le sous-sol de nos promenades coûterait fort cher, il est douteux que l'on puisse obtenir, par ce moyen, un bon résultat. L'année dernière, tout un système d'irrigation a été créé sous les marronniers de l'Etoile, et ils ne s'en portent pas mieux. Les malheureux éprouvent la plus grande difficulté à pousser sur le trottoir — et le trottoir n'est pas qu'à l'Etoile !

Si donc il faut se résoudre à sacrifier les marronniers, qu'on les remplace du moins par un bel arbre de croissance rapide ! Que Dieu et l'administration municipale nous gardent de voir sur les Tuileries ou aux Champs-Élysées des quinconces de manches à balai !

\*\*\*

Donc, ce bon vieil Harpignies — qui avait fait de la Bourgogne sa patrie d'élection — meurt juste à la veille des vendanges.

Et Harpignies aimait tant les vendanges ! On sait le mot charmant qu'il eut un jour, en se penchant sur un tonneau d'où l'on avait versé le moût de raisin, et qui gardait encore sur ses douves une couleur rose, ardente et satinée :

— Ah ! s'écria le vieux peintre, il me semble que

pour y être heureux Diogène aurait dû choisir un tonneau comme celui-ci !

Mais de toutes les vendanges, le père Harpignies préférait encore celle qui suivrait sa mort, celle qu'il ne verrait pas !

— Je suis sûr que ce sera la plus belle ! répétait-il naïvement, avec le regret anticipé de ne plus admirer les choses de ce monde en général et de sa Bourgogne en particulier.

Cette prévision n'était-elle pas prophétique ? Les vendanges de 1916 seront très belles, parce qu'on verra luire la victoire tout en coupant les grappes des vignobles de France... Et il est très triste de penser que notre grand paysagiste Harpignies ne sera point convié à leur fête ! Elles auraient peut-être tenté son pinceau, resté si vigoureux !

— Vous verrez que je mourrai jeune ! disait encore à ses amis, avec un accent de malice, ce joyeux vieillard de quatre-vingt-dix-sept ans !

Il est bien vrai qu'Harpignies meurt trop tôt !

### PENSEES DE GUERRE

Sans aucune sorte de littérature, c'est un besoin, presque une obsession, qu'éprouvent certains blessés de retourner au feu. Il faut qu'ils repartent... Ils ont la nostalgie de leur secteur, l'impatience de la curiosité et, peut-être aussi, le désir violent de cette *drogue* : le danger... Ce qui ne les empêchera pas de « groumer » et « d'en faire un plat » à la première crise de cafard.

\*\*\*

Le soldat qui s'est trouvé mêlé aux actions effroyables dont cette guerre fourmille est en général fort peu loquace. Comme un avare, il garde jalousement, pour soi, le trésor de ses sensations... On dirait qu'il a la pudeur de ses souvenirs.

\*\*\*

Sur la ligne de feu, il n'y a ni jeunes, ni vieux ; tous les hommes ont le même âge : l'âge d'agir. — FERNAND SERNADA.

Attendant au grand bureau de l'un de nos ministres, existe une petite pièce où travaille quelquefois un secrétaire. Celui-ci — agacé de vivre dans un local dont le délabrement contraste si fâcheusement avec le luxe où son patron, de l'autre côté de la porte, exerce ses hautes fonctions — prit, l'autre semaine, la décision de faire venir le peintre, pour que fussent donnés un lessivage et deux couches au plafond. Par la même occasion, le papier serait remplacé.

Ainsi fut-il fait. Les dossiers démenagés, l'ouvrier commença sa besogne, à grand renfort de récipients et de pinceaux.

Le malheur voulut qu'en pleine tâche, le ministre, qui ne savait rien, eût besoin d'entrer chez son secrétaire, dont il ignorait le déménagement momentané, dans un bureau tout proche. L'aimable fonctionnaire qui, de son nouveau logis, apportait un document, surgit juste à temps pour empêcher l'Excellence de franchir le seuil.

— Et pourquoi n'irais-je pas par là ?

— Mais, monsieur le ministre, impossible ; vous vous saliriez, il y a au moins six camions.

— Six camions ? Vous introduisez des voitures dans le ministère, maintenant ? Je serais bien curieux de les voir.

Le secrétaire réprima un sourire et dut expliquer qu'en langage de peinture et vitrerie on appelle *camions* ces pots de métal où les artisans mettent leurs couleurs. N'empêche que, pendant une minute, un ministre de la République française avait cru, dur comme fer, que son bureau était mitoyen d'une remise pour voiture de gros roulage.

\*\*\*

La Comédie-Française annonce, pour un jour très prochain, la reprise d'une aimable pièce de Théodore de Banville : *Riquet à la Houppe*. Il faut remercier M. Emile Fabre de cette heureuse initiative. *Riquet à la Houppe* n'a pas vieilli et plaira.

Une histoire comique s'associe au souvenir de la première représentation. Le lendemain, un homme enragé se présente chez Banville :

— C'est vous, Banville ?

— Moi-même.

— Et moi, je suis Riquet. Je m'appelle Riquet, oui, monsieur, Charles Riquet, et je suis chauve.

— Et puis après ?

— Or, votre pièce a pour titre *Riquet à la Houppe*. Cela me ridiculise. Il faut changer...

— Ta ! ta ! répondit le spirituel Théodore. C'est très bien, monsieur Charles, Charles sans cheveux. Demain, l'affiche sera modifiée. Et ma pièce aura pour titre : *Charles le Chauve*.

Il n'en fut rien, d'ailleurs, et Riquet s'apaisa.

Le Veilleur.



## Journal d'un neutre

Je suis transporté de colère. Eh! Schœnzli, est-ce dire assez? Non, il faut dire : sainte colère.

Et, de cette sainte colère, le motif? Voici. Les premiers journaux que je lis, chaque matin à mon réveil, sont les français, premièrement par politesse d'hôte, et, en second lieu, pour la fraîcheur de leurs nouvelles. Mais, après que je les ai compulsés, je fais pieusement sauter les bandes de quelques feuilles suisses, auxquelles je suis de père en fils abonné. Lesquelles?

Où-ça, pourquoi les nommerais-je ici par leurs noms? Me payent-elles une publicité? Moi, je règle de trois en trois mois mes abonnements, avec la régularité exemplaire de mes échéances. Pas même ne m'offrent-elles le service gratuit : que leur dois-je? Schœnzli ne fait rien pour rien.

On va croire, sur cette digression, que j'oublie ma sainte colère ou qu'elle n'était qu'un feu de paille. Nullement, elle flambe toujours, et à grandes enjambées j'y reviens.

Ces gazettes suisses, que je lis après les françaises, sont comme le miel de mon thé. Elles me font comme un courant d'air de la patrie, que mes poumons aspirent avec délices. Donc nostalgie! Néanmoins, depuis quelques semaines, je ne me félicite pas de toutes également. Une entre autres ai-je prise à tie, tant et si bien que je pensais écrire à l'éditeur : « Si il vous plaît, n'en jetez plus, ou je vous retournerai les bandes intactes. Je vous sacrifie le surplus de ma cotisation : Schœnzli n'est pas à cela près. »

Débordé par les affaires de plus de conséquence, j'omis de libeller cette épître, et je continuai, à mon corps défendant, de recevoir la *Gazette de Soleure* : c'est le canard dont s'agit; voilà le nom lâché.

Qu'y ai-je lu, dans cette *Gazette de Soleure*, gazette de malheur?

En le numéro 195, du 25 août, avait paru un article intitulé *la route de Canossa*, qui m'échappa, je le confesse, mais que je suspecte de pro-germanisme, vu une lettre d'enthousiaste approbation adressée par certain colonel au rédacteur dudit. Notez que cette missive fut insérée dans le numéro 197, du 27 août, que je reçus à Paris le 29. Ces détails n'ont aucun intérêt, mais je tiens à les donner pour me faire honneur de ma précision.

L'essentiel est le contenu de la missive.

Ce fougèreux colonel, que demande-t-il, soudain pris de frénésie? Que la Suisse marche! Tout simplement! Et il tient ce raisonnement : quand on a une armée, c'est pour s'en servir. Enfantin!

L'expérience de quarante-cinq ans de paix européenne, et j'ose même dire l'expérience de deux ans de guerre, prouve que les armées qui ne se battent pas ne sont pas les plus utiles. Leur inaction est seulement apparente. Mais faites donc entrer cela dans la tête des militaires!

Ils croient qu'ils ne servent à rien quand il restent l'arme au pied. Leur système nerveux en est alors affecté, et, parfois même, cela remonte jusqu'à leur entendement. Une réelle maladie semble sévir dans les armées qui ne font pas la guerre, maladie morale, comparable *mutatis mutandis* à celle qui sévissait dans les cloîtres au moyen âge.

De ceci, je regrette de dire que nous avons trop d'exemples dans l'armée suisse. Trop de hauts officiers ont de ces accès (car le bas semble moins attaqué, trop se mettent subitement à courir de-ci, de-là comme fous furieux, criant : « Retenez-moi! Retenez-moi! » Si on les écoutait, les fusils partiraient tout seuls, et voici la Suisse dans la fournaise! Ce serait du beau!

Colonel, quelle mouche te pique? Si encore elle le piquait au bon endroit! Mais vous devinez que ces foudres de guerre ont sué le lait de l'état-major allemand, et quand ils crient : « Marchons! Marchons! » ils entendent avec les quatre contre les dix. Première erreur de calcul, qui n'est pas pour m'inspirer confiance.

Le germanisme de ces Messieurs ne me donne pas une idée très favorable de leur perspicacité stratégique. Si la situation de l'immense champ de bataille mondial leur paraît à l'avantage des Boches, j'aime autant qu'ils ne me mènent pas à la bataille. Je veux bien qu'on ne puisse pas rester neutre éternellement, comme Thaïs se flatte de rester belle; mais, quand on a tant fait que de se réserver jusqu'au moment où le plateau penche, ce serait bêtise de jeter son épée du côté où il ne penche pas.

Je sais bien ce que me répondra le colonel, ainsi que ses collègues hypnotisés. Il me répondra : Hindenburg!

Bah? J'allais justement vous répondre par le même nom. Si je doutais encore de la victoire finale (voilà que j'en parle comme si c'était moi-même qui devais la remporter!) si j'en doutais, cette nomination de Hindenburg leverait mes derniers doutes. Faut-il donc à tout prix en Allemagne remonter l'opinion? Je ne la croyais pas si déprimée. L'ère des gaffes commence. Celle-ci est de taille. Symptôme! Et tiens! je vais écrire les considérations qui précèdent à la *Gazette de Soleure*, pour servir de commentaire explicatif à mon désabonnement.

P. c. c. :  
Abel Hermant.

## La situation militaire

**Contre-attaques au nord de la Somme.  
Les progrès de l'offensive roumaine.  
Reprise victorieuse de l'offensive russe.**

L'ennemi a, encore une fois, rassemblé toutes les forces dont il dispose au nord de la Somme pour tenter de reprendre aux Anglais le terrain qu'ils viennent de gagner, par une progression mesurée et continue, au nord et à l'est du bois Delville. Quatre attaques successives ont été repoussées avec de grosses pertes. La cinquième seule a réussi à atteindre, en deux points, la tranchée de première ligne. C'est là un résultat à peine équivalent à celui d'une de nos opérations de détail. La différence des deux méthodes est flagrante : de notre côté, une série d'actions préparées avec soin, exécutées à l'heure favorable, avec un but précis, et arrêtées quand ce but est atteint; chez l'ennemi, après des périodes de torpeur, des réactions soudaines, violentes, des assauts répétés qui viennent battre l'obstacle et se retirent en laissant le sol jonché de cadavres.

L'activité de notre artillerie reste très vive et très efficace au sud de la Somme, notamment dans les régions d'Estrées et de Soyécourt. Sur le front de l'armée anglaise, des émissions de gaz vers les tranchées ennemies ont eu lieu avec succès dans les régions d'Arras, d'Armentières et d'Ypres. On se souvient que des préparations du même genre avaient précédé l'offensive de la Somme.

En Transylvanie, les Roumains ont occupé, au nord de Kesdi-Vasarhely, la ville de Csik-Sereda, près des sources de l'Alt. En remontant cette vallée on peut passer, par un col que franchit une voie ferrée, dans celle du Maros, qui conduit à Klansenburg (Kolosvar); en même temps la jonction est possible avec d'autres forces qui déboucheraient de la passe de Gyimes, en utilisant également une voie ferrée qui se raccorde à la précédente à une dizaine de kilomètres au nord de Csik-Sereda. Les opérations roumaines sont, jusqu'ici, très bien conduites par la méthode progressive, qui est la nôtre, et l'ennemi est obligé déjà de préparer l'opinion à l'abandon d'une partie de la Transylvanie.

Le calme qui durait depuis trois semaines sur le front russe vient d'être rompu par une nouvelle victoire qui a donné à nos alliés 15.500 prisonniers, dont 2.400 Allemands. Ce n'est donc pas en vain que nous avions prévu, après le délai nécessaire à certains mouvements de troupes, la reprise des opérations offensives, et il faut remarquer que ce répit n'a nullement été utilisé par l'ennemi, malgré la présence de l'illustre Hindenburg à la tête de ses armées. Les actions engagées sur tout le front des armées Broussilof et Letchitzky ont obtenu des succès particulièrement importants dans la région d'Halier au mont Tomactik, dans les Carpathes, à la source du Czeremos, enfin à la passe de Dorna-Vatra. On voit se dessiner l'invasion concentrique de la Transylvanie.

Devant Salonique, le communiqué ne signale aucun changement, mais des dépêches privées annoncent que les Bulgares auraient évacué Pateli, à l'ouest du lac d'Ostrov, et Sorovicevo, au sud du lac Petrsko.

Jean Villars.



LE PRINCE BORIS

fils aîné de Ferdinand de Bulgarie, et, le cas échéant, son héritier.

## Victoire russe

**De violents combats à l'avantage de nos alliés ont permis à ceux-ci de faire 15.800 prisonniers**

PETROGRAD, 31 août. — Communiqué du soir du grand état-major :

Tandis qu'il inspectait les positions dans le voisinage de Labusy, au sud-est de Baranovitchi, le général de division major général Nikitin a été tué d'une balle à la tête.

Au sud du lac Wygon, sur le canal Oginsky, un aéroplane ennemi a été descendu par notre artillerie. L'appareil ayant atterri entre les lignes fut bombardé et prit feu.

Dans la région de Lokachi, en direction de Wladimir-Volhynski, le combat se poursuit acharné. L'ennemi se livre à des attaques furieuses.

Dans la région ouest d'Oloksinetz, le combat est également très vif. Les aéroplanes ennemis survolent sans interruption le champ de bataille. Pendant le combat, un aviateur russe, l'enseigne Filippow, accompagné de son observateur, le sous-lieutenant Khrizoskolew, a attaqué un appareil ennemi qui s'écrasa sur le sol.

En direction d'Halicz, dans la région de la rivière Horovanka, les combats font rage.

Dans la région des monts Tomantic, sur la chaîne des Carpathes, les Russes se sont emparés d'une série de hauteurs.

Dans la région de Dorna Vatra, nous avons poussé légèrement notre avance vers l'ouest.

Au cours de la journée d'hier, dans l'ensemble des régions où l'on s'est battu, nous avons capturé 289 officiers, 15.500 hommes parmi lesquels 2.400 Allemands. En outre, nous nous sommes emparés de 6 canons, de 55 mitrailleuses et de 7 lance-bombes.

### AU CAUCASE

A l'ouest des régions de Gumishkhan et d'Erzindjian, les Turcs ont repris l'offensive, mais ont été partout repoussés.

Une attaque dirigée par eux à l'ouest d'Ognot n'a pas eu plus de succès. Au cours de l'attaque, quatre régiments turcs enfoncèrent le front d'un de nos régiments du Turkestan et dépassèrent même les positions de notre artillerie. Le vaillant régiment ainsi mis en échec contre-attaqua immédiatement à la baïonnette et réussit à repousser l'ennemi vers l'ouest, à regagner les positions perdues, à reprendre ses batteries avec lesquelles il ouvrit à nouveau le feu sur les Turcs. L'ennemi a éprouvé des pertes considérables.

Dans la région d'Ognot, nous avons fait des prisonniers et capturé trois mitrailleuses.

Au nord de l'Euphrate, nos détachements se sont emparés de Tchormuk et ont attaqué une hauteur au sud-ouest du village. A cet endroit, les Turcs, précipités dans un ravin à la suite d'une charge à la baïonnette, se replièrent en désordre.

## Est-ce la révolution en Grèce?

**Le sentiment populaire s'exaspère et de sanglantes émeutes ont eu lieu à Salonique.**

Le sursaut patriotique de la population grecque, dont un gouvernement non national a trop longtemps comprimé les aspirations, tourne à l'émeute : les nouvelles de Salonique disent même à la révolution. Les véritables Hellènes ne peuvent supporter que les Bulgares envahissent impunément leur sol. Et l'indignation les émeut jusqu'à leur faire prendre les armes.

Voici les dépêches que nous avons reçues hier soir à ce sujet :

Londres, 1<sup>er</sup> septembre. — Selon des télégrammes de Salonique, la révolution a réclamé ses victimes, et le sang a été répandu.

Les loyalistes et les révolutionnaires grecs ont échangé des coups, et si l'on n'a pas à déplorer de plus sérieuses conséquences, c'est particulièrement grâce à la présence des troupes alliées.

Le conflit entre la section de l'armée grecque et les Grecs partisans de l'intervention de la Grèce contre la Bulgarie, s'aggrave dans des proportions considérables. (Information.)

SALONIQUE, 31 août. — Le mouvement révolutionnaire à Salonique a rencontré, de la part de certains éléments, quelque résistance.

Les opposants constitués par des fantassins ont été encerclés cette nuit dans leurs casernes.

Ils ont tenté, à 4 heures du matin, une sor-



4  
tie qui a été repoussée à coups de fusils et de mitrailleuses.  
Il y a eu trois tués et sept blessés.  
Le calme est complet en ville. (Havas.)

## Les embarras du gouvernement

M. Zaïmis vient d'interdire, pendant huit jours, les manifestations de la rue et les réunions. C'est à la suite des démonstrations, en sens contraire, des partisans de M. Venizelos et des partisans de M. Gounaris, que cette résolution a été prise par le premier ministre grec. Elle accuse l'embarras croissant du gouvernement hellénique. Et ce gouvernement embarrassé pourrait bien, d'ici peu, devenir un gouvernement débordé.

Mettions-nous un instant à la place de M. Zaïmis. Il ne voit autour de lui que symptômes inquiétants ou décourageants. Les deux courants qui existent et qui se contrarient dans l'opinion publique se retrouvent jusque dans l'armée. Un colonel Christodoulos n'a pas voulu livrer sans combat le territoire national à l'ennemi héréditaire. Mais il ne manque pas d'officiers et de soldats pour considérer que l'invasion bulgare n'a pas d'importance, que c'est un incident qui s'arrangera. Ainsi, l'unité morale de la Grèce est rompue sur les points les plus essentiels : ceux qui touchent à l'existence même du pays. Fait grave et qui ne peut manquer d'alarmer des hommes de gouvernement.

La Grèce n'a pas fini, d'ailleurs, d'assister aux suites désastreuses de la politique qu'elle a choisie. De la position fautive qu'elle a adoptée ne peuvent manquer de découler, pour elle, des difficultés toujours plus pénibles. On en a si bien le sentiment, chez les Grecs et hors de chez eux, que toutes sortes de rumeurs, presque toujours fantaisistes, ne cessent de circuler au sujet du royaume hellénique. Ces bruits ne trouvent si facilement créance que parce que chacun se rend compte qu'une situation anormale, paradoxale, sans précédent, comme celle où la Grèce s'est placée, doit fatalement et à tout instant créer des surprises.

Il est tout à fait extraordinaire, par exemple, que le gouvernement hellénique, par suite de l'obstination qu'il a mise à suivre sa politique d'effacement et de renoncement, se soit trouvé peu à peu complètement coupé de la Macédoine orientale. Il est aisé de se représenter le trouble des habitants de cette malheureuse province, qui se sentent abandonnés à l'invasion bulgare, qui sont sans communications avec le pouvoir central, qui ne peuvent manquer d'éprouver le besoin primordial d'être protégés et défendus. C'est une chose dont on se rend certainement compte à Athènes. A moins que tout esprit de gouvernement n'y ait disparu, on doit surveiller avec inquiétude les répercussions de la marche des Bulgares sur l'esprit public, non seulement dans la Macédoine, mais encore dans le royaume tout entier.

Et la solution? Justement, la solution échappe à ceux qui la recherchent. Tant d'obstacles ont été élevés devant celles qui eussent été les plus simples, comme le rappel de M. Venizelos, qu'on ne doit plus compter y recourir, du moins pour le moment. Il se peut qu'à la longue la politique de la Grèce se trouve redressée. Mais ce ne sera pas sans que des incidents se soient encore produits, qui menagent des soucis et des nuits blanches aux dirigeants athéniens.

Jacques Bainville.

## Les conférences du roi

ATHÈNES, 31 août. — Les relations entre les ministres de l'Entente et le roi de Grèce, interrompues depuis deux mois, semblent reprendre sur un même terrain de cordialité et de courtoisie.

Hier, le prince Demidoff, ambassadeur de Russie, fut reçu par le souverain. Chacun attendait le résultat de cette visite avec impatience, et comme d'habitude, les bruits les plus divers ont circulé au sujet des conversations échangées.

Aujourd'hui, le roi, malgré la légère opération qu'il dut encore subir hier, a reçu M. Guillemain. L'entrevue a duré plus d'une heure; elle fut très cordiale. Au cours de la conversation, le roi Constantin et le ministre examinèrent l'ensemble des questions ou des différends surgis entre la Grèce et les puissances de l'Entente, mais l'entretien porta principalement sur la possibilité d'une avance germano-bulgare en Macédoine, et sur les conséquences qu'un tel événement serait susceptible de développer.

Sir Francis Elliott sera reçu à son tour par le roi. Enfin, M. Bosdakis sera reçu après-demain. (Radio.)

EXCELSIOR

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 1<sup>er</sup> Septembre (761<sup>e</sup> jour de la guerre)

15 HEURES.

**SUR LE FRONT DE LA SOMME, activité de notre artillerie DANS LES REGIONS D'ESTREES ET DE SOYECOURT.**

**ENTRE L'OISE ET L'AISNE, nous avons exécuté un coup de main sur une tranchée ennemie DEVANT NOUVRON et ramené des prisonniers.**

**EN FORET D'APREMONT, une petite tentative des Allemands A LA CROIX-SAINT-JEAN a échoué. A L'EST DU BOIS LE PRETRE, nos tirs de barrage ont fait avorter un coup de main que préparait l'ennemi.**

Nuit calme sur le reste du front.

23 heures.

**En dehors d'une lutte d'artillerie assez active SUR LE FRONT DE LA SOMME ET DANS LE SECTEUR DE FLEURY (rive droite de la Meuse) aucun événement important à signaler au cours de la journée.**

## Le communiqué britannique

13 HEURES 40.

**A la suite de leur tentative d'attaque sur le BOIS DES FOUREAUX, signalée dans le communiqué d'hier soir, les Allemands ont déclanché différentes contre-attaques dans l'après-midi et la soirée sur un front de 3.000 mètres entre ce bois et GINCHY. Le front attaqué ainsi que ses flancs avaient été préalablement soumis à un violent bombardement. L'ennemi a engagé dans ces opérations des effectifs considérables. Cinq assauts se sont succédés, dont quatre ont été repoussés pour l'ennemi. Il a réussi, à la cinquième tentative, à pénétrer en deux points et sur un front restreint dans nos tranchées de première ligne. Notre artillerie a provoqué, par un tir heureux, une importante explosion dans le secteur de Beaurains.**

Une émission de gaz nous a donné d'excellents résultats AU SAILLANT D'YPRES.

## Communiqué de l'armée d'Orient

Aucun événement à signaler. La canonnade continue sur divers points du front.

## Communiqué belge

Activité réciproque d'artillerie en plusieurs points du front belge, particulièrement au sud de Dixmude et vers Boesinghe.

## L'adjudant Dorme descend son huitième avion allemand

(Officiel)

*Malgré la brume et les nuages, qui ont régné sur la plus grande partie du front, notre aviation s'est montrée particulièrement active.*

*Sur le front de la Somme, quatre appareils allemands ont été abattus. L'un d'eux, mitraillé de très près par l'adjudant Dorme, s'est écrasé sur le sol près de Manancourt. C'est le huitième appareil ennemi descendu jusqu'à ce jour par ce pilote. Les trois autres se sont abattus au sud et au sud-est de Péronne. Deux autres appareils ont été vus tombant désemparés dans la même région.*

*En Champagne un aviatik, sérieusement touché en combat aérien, est tombé dans ses lignes au nord de Somme-Py. Un autre avion ennemi, atteint par nos canons spéciaux, a dû atterrir au nord-est de Somme-Suippes. Les deux aviateurs ont été faits prisonniers.*

*Enfin, près de Riquebourg (Oise), un appareil allemand ayant atterri dans nos lignes par suite de panne, les passagers ont été capturés.*

\*\*\*

*Trois avions allemands ont été abattus, cet après-midi, par le tir de nos canons spéciaux. Les deux premiers sont tombés sur la rive droite de l'Oise, le troisième près de Douaumont.*

*Vers quinze heures, un avion ennemi a jeté deux bombes sur Giromagny : un blessé. Les dégâts matériels sont insignifiants.*

**EVIAN** SAISON **CACHAT**  
de Mai à Octobre  
Hôtels : Royal, Splendide, Ermitage

Samedi 2 septembre 1916

SUR LE FRONT DE SALONIQUE

## L'aile droite bulgare semble en retraite

Les journaux anglais publient des dépêches d'Athènes, d'après lesquelles il semblerait que les corps opérant sur la gauche des Alliés, c'est-à-dire opposés aux Serbes, ont commencé un sérieux mouvement de retraite. C'est ainsi que la ville de Sorovitch, qui constitue le point extrême de l'avance bulgare, au nord-ouest d'Ostrov, et au nord de Banica, aurait été évacuée. Le correspondant du *Daily Mail* croit même que la cavalerie serbe serait entrée à Sorovitch.

A Elevis, des détachements bulgares ont été chassés de leurs positions.

A l'aile gauche serbe, Pateli aurait été évacuée par les Bulgares qui résistent encore autour de Banica.

D'autre part, l'agence Radio reçoit le télégramme suivant, qui semble bien confirmer le mouvement de retraite des Bulgares :

« ATHÈNES, 1<sup>er</sup> septembre. — Les avions alliés ont bombardé hier les campements bulgares à Sorovitch. Les effets du bombardement ont été terribles : plus de 150 soldats bulgares ont été tués. »

« Deux régiments bulgares ont été aperçus hier se repliant vers les hauteurs de Sorovitch. »

« Un escadron de cavalerie bulgare se dirige vers Bogatsiko. »

« L'ennemi concentre ses troupes autour de Castoria, où une rencontre avec les Serbes semble imminente. »

## Quand rentrera le Reichstag ?

BERNE, 1<sup>er</sup> septembre. — On sait que le Reichstag s'était ajourné au 26 septembre, mais que, conformément au règlement, le président avait le droit de différer la convocation. C'est ainsi que ces temps derniers le bruit a couru que l'assemblée ne se réunirait que dans le courant d'octobre.

Les progressistes et les nationaux-libéraux ont déjà vivement protesté contre cette éventualité.

La *Correspondance nationale-libérale*, organe officiel du parti national-libéral, qui n'était pas encore intervenue, publie un article sur cette question. Le journal estime que, étant donné la situation politique et les importantes questions qui demeurent pendantes, la convocation ne doit pas être différée d'un seul jour.

« Le peuple allemand a le droit de compter que le Reichstag se réunira effectivement le 26 septembre. »

## Le chancelier reçoit les chefs de partis

BERNE, 1<sup>er</sup> septembre. — Le *Berliner Tageblatt* du 30 août fait connaître que les chefs de partis au Reichstag ont été convoqués chez le chancelier lundi dernier, jour de la déclaration de guerre de la Roumanie. Toutes les questions pendantes n'ont pas pu être résolues. Une nouvelle réunion a été reconnue nécessaire. Elle devait avoir lieu le 30 ou le 31 août.

## L'emprunt de guerre

GENÈVE, 1<sup>er</sup> septembre. — On mande de Berlin que du 4 septembre au 5 octobre un emprunt de guerre, sous la forme d'un emprunt impérial, inconvertible avant 1924, émis à 98 0/0 et des bons du Trésor à 4 1/2 0/0 seront offerts à la souscription par la banque de l'Empire, par toutes les caisses d'épargne, les Sociétés d'assurances sur la vie, les Sociétés de crédit et tous les bureaux de poste de l'empire.

## LEURS HEROS...



LE CAPITAINE MAX VALENTINER  
qui torpilla la Lusitania et à qui, ces jours-ci encore, le kaiser témoignait sa haute satisfaction.



## L'offensive roumaine

Sur les fronts nord et nord-ouest,  
l'avance continue

COMMUNIQUÉ OFFICIEL ROUMAIN

BUCAREST, 30 août. — Sur les fronts nord et nord-ouest, l'avance des troupes continue avec succès dans toutes les directions. Plus particulièrement, nos armées ont occupé la vallée de Tarlouna, près de Brashov, et l'important centre industriel de Petrochani. Nos pertes sont très faibles.

Sur le front méridional, des monitors austro-hongrois ont bombardé Zimnicea et Turnu-Margurele.

### L'évacuation de Kronstadt par les Autrichiens

BERNE, 1<sup>er</sup> septembre. — Le correspondant de guerre du *Berliner Tageblatt* dans les Balkans, Léonard Adelt, écrit à propos de l'évacuation de Kronstadt :

« La perte de Kronstadt, qui compte parmi les plus belles villes d'Europe, causera en Hongrie comme en Autriche et en Allemagne une impression particulièrement douloureuse ; mais cette perte n'est pas définitive.

« La population s'attendait à l'événement. Tous les objets de valeur avaient été enlevés depuis longtemps. Les chemins de fer, le télégraphe, les administrations ont fonctionné jusqu'au dernier moment. Quand l'ordre d'évacuation arriva, il n'y eut aucune panique.

« Hermanstadt n'a jamais été abandonné. Seule, la passe la plus rapprochée à l'ouest, la passe de Vukla qui conduit de la Valachie dans la plaine de Maros, est tombée au pouvoir des Roumains, qui ont occupé la plaine hongroise de Petroszeny. En revanche, l'ennemi n'a pu pénétrer dans la romantique vallée de la Cerna. »

### L'évacuation de Brasso

LONDRES, 1<sup>er</sup> septembre. — On mande d'Amsterdam au *Daily Mail* :

Les journaux de Berlin annoncent que les Roumains occupent les deux passes conduisant à Hermanstadt et ont opéré leur jonction avec les troupes s'avancant de Brasso. Dans le nord, les Roumains et les Russes se rejoignent en Bukovine.

Le *Lokal Anzeiger*, décrivant l'évacuation de Brasso, raconte que, dimanche, dès six heures du soir, la gare fut envahie par des civils pressés de partir ; mais on expédia d'abord les archives et les valeurs. Le départ des civils commença vers minuit.

Le lundi, une proclamation annonçant l'évacuation fut affichée. Sur quarante mille personnes, vingt mille ont quitté la ville.

On mande que, dans leur hâte de franchir la frontière, les troupes roumaines ont traversé un torrent, ayant de l'eau jusqu'au cou.

### Des Serbes combattent dans les rangs roumains

PÉTROGRAD, 31 août. — On mande d'Odessa que les troupes serbes qui sont entrées en Roumanie pour combiner leur action avec les forces russes et roumaines ont été accueillies avec un indescriptible enthousiasme par les populations du royaume. Les troupes serbes sont sous les ordres du général Gadjitché, ancien chef de l'état-major du généralissime de l'armée serbe.

### Le commandant des forces russes est acclamé à Bucarest

BUCAREST, 1<sup>er</sup> septembre. — Le commandant des forces russes en Roumanie, accompagné de cinq officiers de sa suite, est arrivé aujourd'hui à Bucarest.

Il a été reçu à la gare par le ministre de Russie, l'attaché militaire et les officiers russes attachés aux légations.

Durant tout le parcours de la gare à la légation de Russie, la population de la capitale roumaine lui a fait de chaleureuses ovations.

Il sera reçu demain en audience par le roi Ferdinand.

### Un télégramme de M. Bratiano à M. Briand

M. Briand a reçu de M. Bratiano, président du Conseil roumain, la réponse suivante au télégramme qu'il lui avait adressé à l'occasion de l'intervention de la Roumanie :

*Je suis d'autant plus ému des paroles que vous voulez bien m'adresser, qu'elles viennent de celui qui, par sa clairvoyance et sa confiance en nous, a tant contribué à faciliter notre tâche. Le témoignage de sympathie que vous exprimez au nom de la France trouve un profond écho dans les cœurs roumains. La Roumanie, unie à la France par tant de liens et de sentiments reconnaissants pour tout ce qu'elle lui a dû dans le passé, est heureuse et fière de lutter à ses côtés pour la noble cause commune. En franchissant les Carpathes, l'armée roumaine envoie un salut vibrant à la glorieuse armée française.*

BRATIANO.

## Pourquoi Falkenhayn a été destitué

AMSTERDAM, 1<sup>er</sup> septembre. — Les commentaires de certains journaux allemands laissent entrevoir que la retraite du général von Falkenhayn et la nomination de Hindenburg n'ont pas des motifs purement militaires.

Le comte de Reventlow, dans la *Tages Zeitung*, dit qu'il semble clair que la retraite de von Falkenhayn est due en partie à l'échec du prince héritier devant Verdun. « Il n'est pas nettement établi jusqu'à quel point il a eu à obéir à des considérations politiques dans ses opérations militaires ou dans ses omissions. »

De la *Deutsche Zeitung* :

« Si la politique a joué un rôle dans les visées de von Falkenhayn contre Verdun, la chose n'est



LE GÉNÉRAL LUDENDORFF

pas établie. A notre sens, il est certain que des espoirs politiques erronés étaient liés au plan de Verdun. »

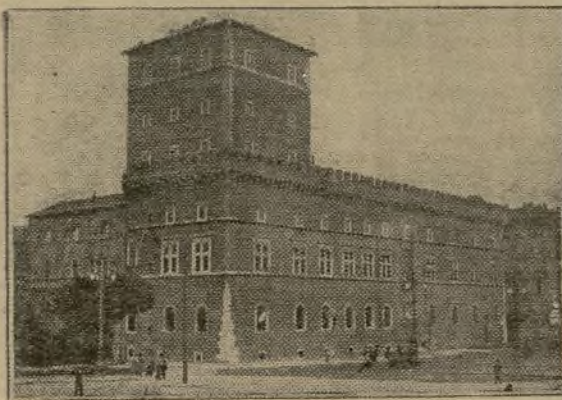
### Le plan d'Hindenburg

AMSTERDAM, 1<sup>er</sup> septembre. — Dans le *Berliner Tageblatt*, le comte Reventlow estime que von Hindenburg insistera pour que toutes les questions politiques soient subordonnées aux exigences militaires. En d'autres termes, il demanderait la reprise de la guerre sous-marine au risque d'amener d'autres neutres contre l'Allemagne.

### Ludendorff démissionnaire ?

D'après certaines informations, qui ne sont pas encore contrôlées, le général Ludendorff aurait déjà démissionné ; il refuserait le poste de sous-chef d'état-major général allemand.

## LE PALAIS DE VENISE A ROME



Nous avons dit que le gouvernement italien vient de décider que le Palais de Venise, à Rome, fera désormais partie du patrimoine de l'Etat. C'est à titre de revendication et de justes représailles que cet édifice qui, avant la guerre, était occupé par l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie auprès du Saint-Siège, redeviendra palais national.

## POUR UN JAPON de plus en plus moderne

Nos alliés d'Extrême-Orient vont-ils adopter l'alphabet latin ? Une forte majorité le désire

Un événement des plus considérables, dont les causes premières se sont manifestées il y a déjà de longues années, mais dont l'échéance semblait différée pour longtemps encore, pourrait bien survenir au Japon avant qu'il fût peu : nos alliés du Soleil-Levant veulent renoncer à leur écriture compliquée, faite de caractères empruntés au chinois et de signes essentiellement japonais, pour adopter le Romaji, c'est-à-dire l'alphabet latin.

C'est là une extraordinaire réforme dont les conséquences sont illimitées.

Quand la civilisation chinoise s'introduisit au Japon, dans le cours du dix-septième siècle, nos futurs alliés empruntèrent au grand voisin de l'Ouest des signes graphiques pour figurer les sons parlés. Aujourd'hui ces caractères chinois ne sont pas des lettres représentant des sons, mais des idéogrammes représentant des mots. Il a donc fallu, selon la progression des besoins, leur adjoindre un alphabet japonais ou plutôt un « syllabaire » qui, graduellement, a évolué, et qui comprend aujourd'hui 47 lettres dont chacune correspond à une syllabe. Pour compliquer les choses, il advint enfin que certains caractères chinois furent introduits, en surplus des premiers emprunts, dans le langage écrit japonais, tantôt avec leur sens idéographique et image propre, tantôt, simplement, comme moyen de transcription d'un son. Le nombre de ces mots nouveaux faits pour exprimer surtout des idées et des objets de provenance occidentale est maintenant considérable et croît chaque jour.

Actuellement, aux lettres syllabiques japonaises se sont adjoints plus de 47.000 caractères idéographiques ou phonétiques chinois dont 4.000 environ sont d'un usage courant. Un assortiment assez complet de caractères — souvent doublés par des équivalents en écriture japonaise — doit en comprendre environ 9.500. L'habileté à lire nécessite la connaissance du son et de la signification de 6.000 d'entre eux. Enorme travail ! Une assez récente réforme de l'enseignement élémentaire limita le nombre des caractères à apprendre dans les écoles à 1.360 idéogrammes chinois, sans préjudice de 500 autres, facultatifs. Malgré cette mesure, la connaissance des caractères chinois est de moins en moins complète, dans les classes, en dépit du temps que l'on y consacre à l'exclusion d'autres sujets plus importants. Il y a de nombreux hommes éminents dont la façon de lire le nom est inconnue du public. Pour obvier à cette difficulté, on met à côté des caractères chinois des lettres japonaises qui donnent la vraie écriture, la vraie prononciation.

Dès 1881, une association proposa l'adoption de l'alphabet Romaji, ou latin. Une méthode de transcription fut élaborée. Le principe en était que les consonnes seraient prononcées comme en anglais et les voyelles comme elles le sont sur le continent. On publia même des livres en Romaji, mais ils n'eurent aucun succès. Dix ans plus tard, surgit une nouvelle association de propagande. Il en existe aujourd'hui deux, dont la seconde a présenté un système de transposition perfectionné. Ces deux groupes militent en ce moment avec une extrême ardeur, publient des magazines pour les adultes et les enfants afin de familiariser le peuple et les lettrés avec la nouvelle écriture.

Mais il existe un parti d'opposition qui proteste en soutenant que les caractères chinois sont parlants à la vue et à l'esprit, qu'ils sont pittoresques et, en quelque sorte, sanctifiés par les liens qu'ils maintiennent entre les temps modernes et les grandes époques philosophiques de Confucius et de Mencius. « Il importe, ajoutent ces réfractaires, de les garder sous les yeux, pour rester en contact intime avec la pensée de la Chine où nous aurons à tenir un grand rôle politique.

— Soit, répondent les Romajistes, mais la nation perd un temps énorme dans l'étude de ces vénérés grimoires. En utilisant le caractère latin, nos futures générations communiqueront étroitement avec l'Europe et les Etats-Unis. Et cela a sa valeur dans un pays qui veut être moderne avant tout.

Il est remarquable qu'une telle campagne prenne l'acuité qu'on lui voit présentement, dans le temps même où les Japonais, maîtres de Tsing-Tao, alliés aux nations de l'Entente, collaborent passionnément avec elle à l'œuvre qui jettera bas l'édifice gothique derrière lequel, en caractères barbares, le kaiser ne trace plus que d'une main fiévreuse la vaine formule du « Deutschland über alles ».

L'introduction prochaine de l'écriture romaji au Japon comptera certainement, dans l'histoire des temps, comme l'un des plus heureux résultats de la grande guerre.

Pascal Forthuny.

**BÉNEDICTINE** "la Grande Liqueur Française"  
TONIQUE - DIGESTIVE



## La vie des soldats russes dans le camp de Salonique



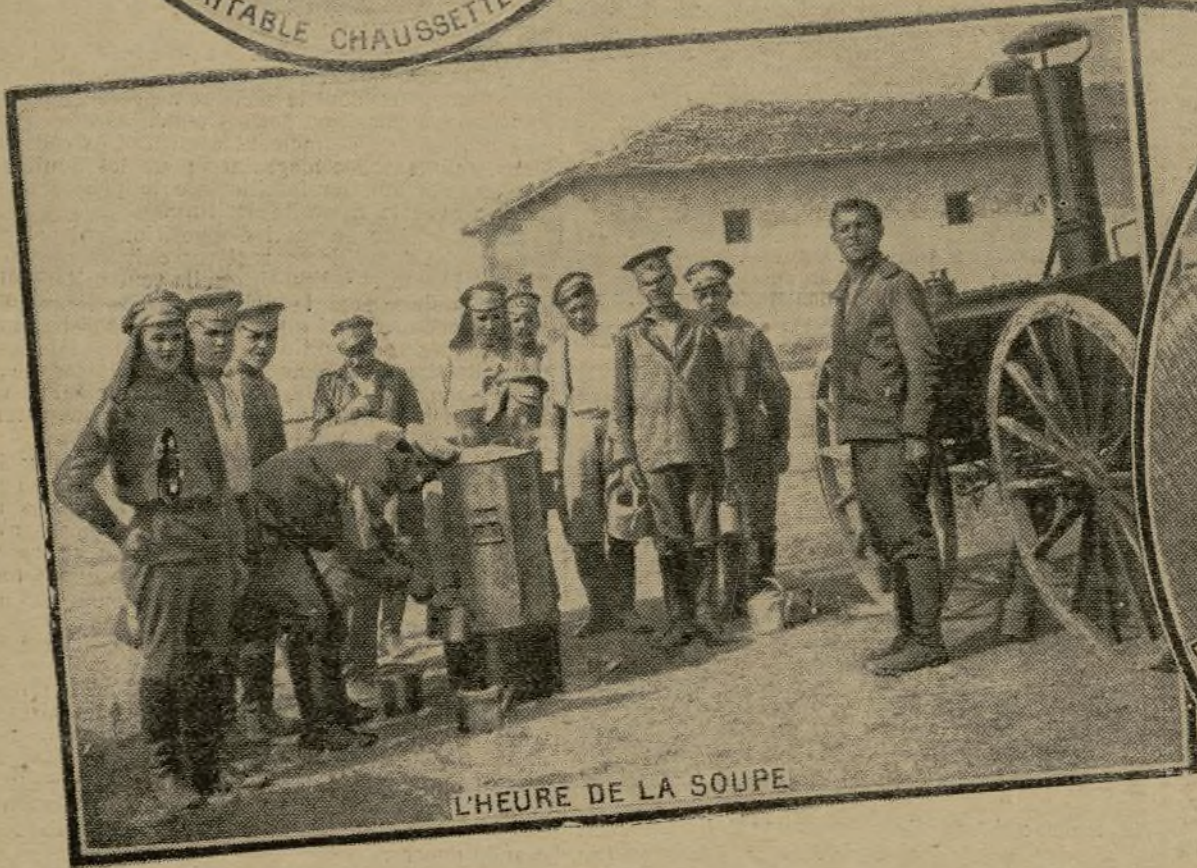
L'ARRIVÉE D'UN RÉGIMENT RUSSE AU CAMP DE SALONIQUE



LA VÉRITABLE CHAUSSETTE RUSSE



AU LAVOIR



L'HEURE DE LA SOUPE



LA BARBE PAR UN COIFFEUR FRANÇAIS

On sait que, parmi les troupes alliées coopérant au mouvement offensif dont la base est Salonique, figure un important effectif de troupes russes. Ces documents ont été pris dans leurs cantonnements peu de jours après leur arrivée. La vie du soldat y était déjà parfaitement organisée en tous ses détails, et ces impétueux combattants n'étaient pas les moins ardents à désirer le moment où ils pourraient courir sus au Bulgare, aux côtés de leurs frères d'armes français, britanniques, serbes et italiens.



# DERNIÈRE HEURE

LES ÉVÉNEMENTS SE PRÉCIPITENT EN GRÈCE

## Une forte escadre alliée croise devant le Pirée

LES GRECS DE MACÉDOINE MOBILISENT SPONTANÉMENT CONTRE L'ENVAHISSEUR

### Les sanglantes émeutes de Salonique

Nous avons reçu les télégrammes suivants :

Athènes, 1<sup>er</sup> septembre, 16 h. 50. — Une escadre composée de vingt-trois navires de guerre alliés vient d'arriver devant le Pirée. (Radio.)

Athènes, 1<sup>er</sup> septembre, 13 h. 25. — Trente vaisseaux de guerre anglais et français sont arrivés devant le Pirée. (Havas.)

Les événements se succèdent en ce moment avec une telle violence et une telle rapidité qu'il serait vain, en les commentant, d'en chercher les conclusions et d'en tirer des présages sur ce qui se passera demain.

Nous nous bornons donc à « situer » cette dépêche en la rapprochant des graves nouvelles que nous avons reçues hier soir et cette nuit.

### Les patriotes hellènes décident de prendre les armes. — L'armée du Salut Public

ATHÈNES, 31 août. — Les journaux publient un manifeste faisant appel aux Hellènes pour s'enrôler comme volontaires dans l'armée du Salut Public destinée à combattre aux côtés des amis et protecteurs traditionnels de la Grèce contre ses ennemis séculaires.

SALONIQUE, 31 août. — Le sentiment populaire grec, déjà profondément remué à Salonique par l'abandon sans combat, des forts de la Macédoine orientale, a été porté au plus haut point par l'entrée de la Roumanie dans la guerre.

Un comité local de défense nationale a été formé ; il a lancé un appel demandant à la population et à l'armée de Macédoine de se ranger aux côtés des Alliés pour combattre et chasser l'opresseur du sol grec ; le comité comprend de nombreuses personnalités, parmi lesquelles le lieutenant-colonel Zimbrakis, frère du général connu ; le lieutenant-colonel Mexarakes, le capitaine Kokolas et M. Argyropoulos, ancien préfet de Salonique, très estimé dans toute la Grèce.

Le mouvement encouragera le recrutement des volontaires.

La onzième division, la gendarmerie et le parti libéral font cause commune avec le comité.

La mobilisation générale en Macédoine a été décrétée hier soir.

Le comité organise un meeting monstre dans lequel il exposera son programme.

### Comment éclata l'émeute de Salonique

SALONIQUE, 31 août. — La population de Salonique est à tel point émue par les nouvelles relatives à l'occupation des forts macédoniens et à l'intervention de la Roumanie dans le conflit européen que les plus graves événements sont à craindre. Déjà, hier soir, une grave émeute a éclaté.

Le comité patriotique dirigé par les lieutenants-colonels Maxarakes et Lymbrakakis et par M. Argyropoulos, ancien préfet de Salonique, avait préparé une manifestation dans le but de protester contre les menées du parti gounariste et contre l'attitude équivoque du gouvernement, qui livre le sol de la patrie à l'ennemi héréditaire. Le commandant des troupes grecques de Salonique avait laissé entendre qu'il participerait au mouvement, mais, à la dernière minute, il fit savoir que l'on n'avait pas à compter sur lui ; les troupes furent consignées dans les casernes.

Indignés de cette volte-face, les membres des légions de volontaires récemment constituées en vue de combattre les Bulgares se dirigèrent vers les casernes d'infanterie et de cavalerie dans le but de s'en emparer. Un véritable combat s'engagea, on tira de nombreux coups de feu ; il y eut trois tués et trois blessés. Les gendarmes accoururent ; ils établirent des barrages, plusieurs passants furent fouillés et arrêtés ; on entendait les officiers gounaristes s'écrier : « C'est la guerre civile qui commence. »

Le calme est loin d'être rétabli dans la ville, et, malgré les mesures d'ordre qui ont été prises, de nouvelles émeutes sont à craindre. (Radio.)

SALONIQUE, 1<sup>er</sup> septembre. — C'est cette nuit qu'une force composée de gendarmerie et de vo-

lontaires nationaux a entouré la caserne de Salonique, dont la garnison avait refusé de coopérer avec elle. Cette force a coupé la conduite d'eau et a empêché l'entrée des approvisionnements.

Vers 4 heures, une soixantaine de soldats ont essayé de faire une sortie pour aller chercher des vivres ; des coups de fusil ont été échangés et les soldats ont été forcés de rentrer dans la caserne.

SALONIQUE, 1<sup>er</sup> septembre. — Durant l'attaque de la caserne grecque par les soldats volontaires, partisans de l'intervention de la Grèce contre la Bulgarie, il y eut deux soldats et un gendarme tués et deux volontaires blessés.

### Violentes polémiques de presse

ATHÈNES, 31 août. — Le journal *Hestia* envisageait hier l'éventualité d'une régence du royaume nécessitée par la maladie du roi.

Les journaux antivénizélistes démentent, à l'unanimité et énergiquement cette nouvelle. (Radio.)

ATHÈNES, 31 août. — Le gouvernement a interdit, pendant huit jours, l'organisation de tous les meetings publics.

Cette déclaration est vivement critiquée par la presse libérale.

La *Patris* écrit à ce sujet :

M. Zaimis, par une telle mesure, assume une grave responsabilité. Il empêche le peuple de faire entendre sa voix, alors que 500.000 baïonnettes roumaines vont décider du sort de la guerre d'Orient.

M. Zaimis doit se garder d'encourir un jour l'accusation d'avoir secondé les vues de ceux qui veulent lier les mains de la Grèce jusqu'au moment où une action de sa part ne serait plus un danger pour l'Allemagne ni une utilité pour l'Entente.

Lorsque la Grèce n'existera plus entre l'Axe et le Nestos, elle se tournera vers lui, et, comme César à Brutus, lui dira : « Toi aussi, mon fils. »

ATHÈNES, 31 août. — Les journaux antivénizélistes ne dissimulent pas la gravité de la situation créée à la Grèce par l'intervention roumaine.

La situation est sérieuse, dit *l'Embros*, et doit être suivie avec toute l'attention possible. Il convient de rechercher dans quelles conditions le pays pourrait avoir intérêt à intervenir et de donner ainsi un démenti à ceux qui accusent notre roi de germanophilie.

La plupart des organes de la presse antilibérale ne désarment d'ailleurs pas et continuent à accuser M. Venizelos d'avoir désorganisé les forces grecques en imposant la démobilisation.

La *Patris*, le grand organe libéral, publie, sous le titre : « On enterre la Grèce », un article qui fait sensation :

Toutes les prévisions de M. Venizelos se sont réalisées, et quand on le démontre à l'adversaire, il ne trouve rien de mieux que de tirer argument, comme le fait M. Gounaris, d'une proclamation de Mackensen distribuée partout, affichée sur les murs de Florina et qui garantit à la Grèce le maintien de sa pleine intégralité. Le bon billet !

### Le Communiqué britannique de 22 heures 30

Au sud de l'Ancré, aucun changement dans la situation. De l'Ancré à Hébuterne et au nord de cette localité, la lutte d'artillerie s'est poursuivie très active de part et d'autre, ainsi qu'au nord d'Arras. Près d'Hébuterne, nous avons fait exploser un fourneau de mine.

Des détails complémentaires sur l'attaque ennemie, déclanchée hier et signalée dans le communiqué de ce matin, font ressortir que les pertes allemandes ont été particulièrement lourdes. L'ennemi a été accueilli partout pas nos feux de mousqueterie et son attaque est tombée en plusieurs points sur les feux concentrés de nos mortiers de tranchée et de mitrailleuses.

Le tir de notre artillerie, particulièrement bien réglé, nous a permis d'obtenir d'excellents résultats.

Hier, l'aviation a été très active. Au cours de nombreux combats aériens, 5 appareils ennemis ont été détruits et au moins 4 autres contraints d'atterrir avec des avaries. Plusieurs expéditions de bombardement ont donné d'excellents résultats. 5 de nos appareils ne sont pas rentrés.

## UN SUCCÈS ITALIEN dans la vallée de Sugana

L'artillerie autrichienne continue à bombarder les hôpitaux

ROME, 1<sup>er</sup> septembre. — Commandement suprême :

Sur les pentes nord du mont Cimone (vallée d'Astico), nos détachements ont attaqué par surprise les travaux d'approche de l'ennemi et les ont détruits au moyen du lancement de bombes à main et de tuyaux explosifs. L'adversaire s'est enfui, abandonnant des armes et des munitions qui ont été recueillies par nos troupes.

Dans la vallée de Sugana, dans l'après-midi du 30 août, après une intense préparation d'artillerie, des détachements ennemis ont assailli nos positions à la tête de la petite vallée de Coalba, sur la droite de la Brenta ; d'autres groupes ont opéré en même temps, dans un but de diversion, contre nos lignes dans la vallée de Campelle, entre Pruna-Lunetta et Malga-Cenone. Nos troupes ont contre-attaqué et ont mis en fuite l'adversaire, qui a laissé une centaine de cadavres sur le terrain et 35 prisonniers entre nos mains.

Dans le Haut-Logna, on signale des tirs persistants d'artillerie ennemie de gros calibre.

Le long du front de l'Isone, hier, pendant un violent orage, l'ennemi a tenté une attaque contre nos positions à l'est de Gorizia et au nord d'Op-pachiasella ; il a été aussitôt repoussé.

Son artillerie a tiré sur Cormons, Valissolla et Gorizia, où un hôpital a été de nouveau frappé ; quelques militaires du service de santé ont été blessés.

### Les Italiens en Albanie

(Officiel)

ROME, 1<sup>er</sup> septembre. — Le matin du 30 août, une de nos colonnes mixtes, par une marche rapide et en surmontant les difficultés du terrain, a atteint Tepeleni sur Vojussa et s'en est emparée sans résistance, pendant que nos détachements de bersagliers exécutaient une hardie incursion de diversion sur les positions autrichiennes du mont Gradist et du mont Trubes, au delà de Vojussa.

Après avoir passé le fleuve près de Carbonara, nos détachements, sous un violent feu de l'artillerie ennemie, se sont emparés de Kolr et de He-kal, fortement défendus, et ont capturé 73 prisonniers, dont une quarantaine de réguliers autrichiens, et une grande quantité de munitions.

Pendant la nuit, nos bersagliers, informés de l'avance sur Tepeleni, sont rentrés dans nos lignes, sur la gauche du fleuve.

Des avions ennemis ont lancé des bombes sur Preveni et Lapani.

On ne signale ni victimes ni dégâts.

### « L'Effort de la France et de ses alliés »

Un télégramme du consul général de Serbie en Suisse à M. Aristide Briand

GENÈVE, 1<sup>er</sup> septembre. — M. Petrovitch, consul général de Serbie en Suisse, vient d'envoyer à M. Aristide Briand, président du Conseil, la dépêche suivante :

« Au moment où le comité national *l'Effort de la France et de ses alliés* clôt sa magnifique série de conférences françaises en célébrant la « Serbie fidèle », je suis l'interprète de tous mes collègues représentant ici les nations alliées en remerciant la France de l'hommage émouvant qui a été rendu à nos pays et en adressant à Votre Excellence qui, à Salonique aussi bien qu'à Paris, a été l'organisateur de la victoire commune et prochaine, l'expression de notre admiration et de notre reconnaissance. »

» A. PÉTROVITCH,  
» consul général de Serbie à Genève. »

### NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Le roi de Monténégro est parti hier soir pour l'Italie. Après avoir vu la reine Hélène, sa fille, et ses petits-enfants, qui résident actuellement à Raconigi, le souverain se rendra auprès des vaillantes troupes italiennes combattant sur le front, où il sera reçu par le roi Victor-Emmanuel, son gendre.

OBESITÉ  
**LIN-TARIN**  
CONSTIPATION



# HISTOIRE D'UN CHASSEUR DÉÇU, par FABIANO



Monsieur pensait que la chasse ouvrirait; aussi depuis un mois il fourbissait ses armes...



...s'exerçait au tir...



...il prenait aussi des forces en vue des fatigues futures.

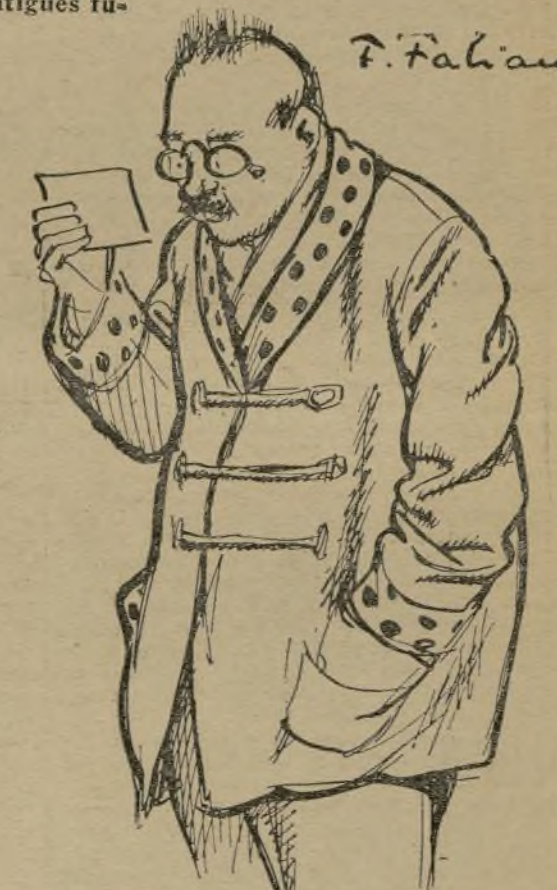
F. Fabiano



...il s'habituaux aux longues randonnées pédestres...



...même aux dangers et aux surprises de la chasse...



Et quand il fut bien en forme, il apprit que la chasse ne serait pas ouverte et une convocation militaire... l'envoya tirer sur les Boches.



## Ce qu'un Latin a vu sur notre front

UN ENTRETIEN AVEC M. PAOLO ORANO

Beaucoup de personnalités nous ont donné leurs impressions sur la guerre, mais celles de M. Paolo Orano présentent un intérêt particulier parce qu'elles sont en même temps d'un poète et d'un sociologue.

M. Paolo Orano est un jeune Italien d'une pensée originale et influente, auteur d'ouvrages de « sociologie passionnée », qui a fait un récent séjour sur le front de la Somme avec un groupe de journalistes anglais, américains et japonais. Il a vu la guerre de près : un éclat de shrapnell a mortellement frappé un soldat sur le siège de l'automobile qu'il venait de quitter et en a blessé un autre grièvement, mais il a pris dans un ensemble de faits cette hardie conception que jusque dans les zones les plus dangereuses la mort est un accident qui ne peut rien prouver contre la vie.

Pour notre interlocuteur, cette guerre est le triomphe absolu non seulement de la pensée latine, de l'idéal latin, mais du type latin : « Ni trop grand, ni petit, harmonieusement proportionné et plein d'une énergie qui est intelligence et santé. »

Le hasard l'a mis en présence d'une des plus complètes personnalités de ce type dans une station d'aéroplanes entre Amiens et ... :

« C'était un capitaine d'une jeunesse éclatante, avec un regard d'une profondeur et d'une force extraordinaires. Oui, son identité et sa puissance étaient dans ses yeux, une puissance morale à laquelle s'ajoute une grande habileté technique. Cet officier fait, par exemple, sans télémètre et d'un simple coup d'œil, des évaluations de distances d'une précision géométrique ! Avec cela, d'une décision prompte, connaissant ses hommes, son but et ses ressources. Psychologue, mathématicien, physicien, chimiste, on le devine toujours maître de lui et disposant à la fois de la science la plus évidente et de l'esprit le plus varié. C'est un Latin qui sait comprendre, dominer, choisir. Comme chef, il a su grouper les collaborateurs qui, non seulement répondent le mieux aux exigences de son service, mais même les dépassent en se montrant de beaucoup supérieurs aux missions pourtant si délicates et si dangereuses qu'on leur confie journellement. »

Dans l'organisation des reconnaissances aériennes, M. Paolo Orano trouve la preuve et la mesure des progrès qui ont été accomplis par la France en toutes les branches de son activité :

« Les avions, nous dit-il, sont de plus en plus les yeux de la guerre, et, tandis que les ennemis n'avancent plus qu'à tâtons, pilotes et observateurs rapportent à vos états-majors une richesse d'informations vraiment prodigieuse. La maîtrise de l'air a été une des grandes et sûres victoires de la France. »

« Ah ! si les Allemands n'avaient pas la vue aussi courte ! s'ils pouvaient embrasser d'un regard tout le cycle de progrès que nous venons de parcourir ! s'ils pouvaient voir les âmes après les choses ! les hommes après le matériel ! au delà des montagnes de munitions, les vertus qui font bloc et que les plus rudes épreuves ne parviennent pas à épuiser ! s'ils pouvaient voir, comme nous, leur avenir qui se prépare derrière vos tranchées ! »

« Il y a une qualité foncière que le Français a depuis des siècles, depuis Bouvines, et qu'il a manifestée d'une âme identique sur tous les champs de bataille : c'est sa certitude de vaincre. Sa démocratie large et souple ne l'a point empêché de faire de la guerre une œuvre impériale. Il s'est jeté en avant comme pour une croisade, avec une passion sainte, religieuse, et l'Allemagne a méconnu qu'il y a en France une force historique qui se révèle spontanément, irrésistiblement, dès que le fait de guerre met en cause son existence. Grâce à cette force, à cette foi muée en volonté, se transformant en actes, la France s'est montrée en quelques mois plus capable d'organisation que l'Allemagne en cinquante ans. Elle a réalisé en deux ans ce qu'un demi-siècle n'avait pas produit chez l'autre, et les ressources surgies de ses industries ruineront en fin de compte celles que l'adversaire accumulait contre elle. »

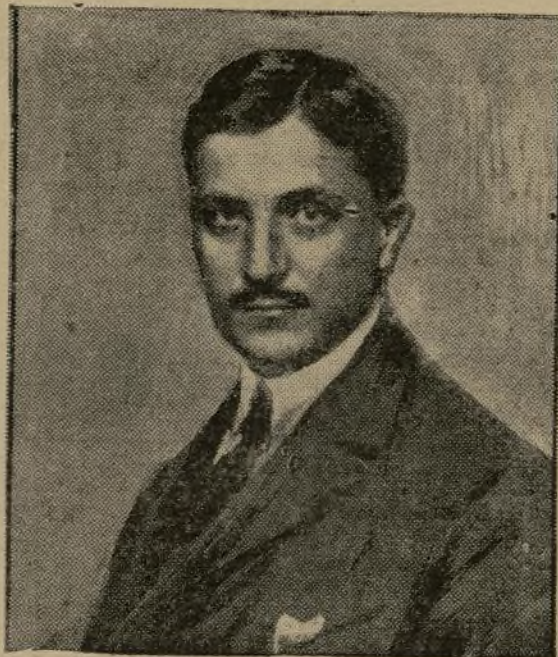
« Chez vous, où la nature est si belle qu'on entend chanter les oiseaux entre deux salves de canons, où le sol, même près du front, est si soigneusement cultivé que rien ne montre mieux la dignité de la race et l'éternité du pays, l'ennemi n'a distingué ni la flamme du passé historique, ni la fidélité d'un idéal qui contient la volonté et la puissance de vaincre. Il n'a vu que des hommes ordinaires, là où il y a, au contraire, une nouvelle création de l'homme latin et tout un peuple de héros. »

« Pour s'imposer à l'admiration universelle, le soldat français n'a même pas eu à se modifier : il est lui-même. Il est le peuple, le paysan, le chevalier. Il est tel que la race l'a pétri. Pour l'Anglais, cette guerre est une escrime, un sport. Le champ de bataille est une scène qu'il aborde avec tous ses muscles, toutes ses qualités physiques et

morales, sur laquelle il joue avec une noblesse merveilleuse, faite de sang-froid, de conscience et de sincérité. »

« L'Italien fait une guerre de conquête difficile, et il marche avec un enthousiasme, une « vindicte allègre » qui lui font tout supporter. Mais le Français, avec la nuance de tristesse que lui donne la réflexion, présente une âme dépouillée, toute nue devant la nature et la mort. Il est superbe. Il n'a jamais été lui-même à un degré plus intense de vérité. »

« En voyant ces troupes, la marche des camions automobiles qui circulent nuit et jour pour les



M. PAOLO ORANO

services du ravitaillement — 40.000 sont toujours en route, quel chiffre ! — je songeais au mouvement de l'Océan, à ce rythme mystérieux et grandiose. Le va-et-vient qui relie l'arrière à l'avant est régulier comme le tic-tac d'une géante horloge. On sent qu'il y a, dans les rouages du plus pur acier, une vie précise et invincible. Tous les ressorts sont tendus, vibrants et le mécanisme n'est pas fiévreux : il a son pouls normal, il marque l'heure exacte, il permet que les choses se fassent toujours en temps utile, sans précipitation ni retard. »

Et M. Paolo Orano nous parle encore des merveilles de la guerre, comparable à l'une des plus grandes forces de la nature, mais nul interviewer ne transposera en prose la variété de ses expressions et l'abondance exquise du geste qui conduit l'orchestre de la voix. — P. B.

## POUR HATER L'HEURE DÉCISIVE

De nouveaux défenseurs du droit et de la justice viennent de se ranger aux côtés des nations alliées, et de ces nouveaux défenseurs la *Gazette de Francfort* disait récemment :

« L'attitude de la Roumanie dépend exclusivement de la situation sur les théâtres de la guerre. »

Or, la Roumanie vient de se déclarer : c'est la conséquence de notre unité d'action sur tous les fronts, de la pression que nous exerçons maintenant sur l'ennemi, de l'initiative des opérations que nous sommes parvenus à prendre partout.

A cette unité d'action, nous devons tous participer de plus en plus ; cette pression, nous devons, au moyen de notre concours financier, faire qu'elle s'accroisse chaque jour davantage ; enfin, pénétrons-nous que cette initiative dépend aussi de ce que nous fournissons à nos soldats en engins de guerre. Aussi, c'est vers le Trésor que nous devons porter notre attention : il lui faut continuellement des ressources pour satisfaire aux besoins de nos armées. Ces ressources, fournissons-les aussi amplement que nous le pouvons, en échangeant nos disponibilités, nos épargnes, contre des *Bons* et des *Obligations* 5 0/0 de la *Défense nationale*.

En versant 95 francs, on reçoit un *Bon* remboursable dans un an ; en versant 97 fr. 50, on reçoit 100 francs dans six mois. C'est la différence entre le taux de souscription et celui du remboursement qui constitue le profit du placement, et, comme on le voit, l'intérêt, exempt d'impôt, est payable d'avance.

On peut aussi demander des *Bons* à trois mois en versant 99 francs par 100 francs, mais, dans ce cas, l'intérêt est de 4 0/0.

Quant aux *Obligations* 5 0/0, dont l'intérêt est payable aussi d'avance et exempt d'impôt, elles s'obtiennent, du 1<sup>er</sup> au 15 septembre, à 94 fr. 87 par titre de 100 francs.

N'ayons pas un moment d'hésitation, car plus nous souscrirons vite, plus nous rapprocherons l'heure décisive !

## La chasse ne sera pas ouverte

Mais on pourra tuer et manger  
lièvres, faisans, etc.

Cette question de la chasse est de celles qui intéressent au plus haut point une grande partie du public.

De nombreuses demandes sont parvenues au ministère de l'Agriculture, les unes pour qu'on procédât à une ouverture générale, les autres pour qu'on maintint l'interdiction de chasser pendant toute la durée des hostilités.

Le gouvernement estime que, dans les circonstances actuelles, on ne peut songer à ouvrir la chasse en 1916. Mais il est apparu qu'après deux années de fermeture il était absolument nécessaire d'assurer d'une manière efficace la protection des récoltes contre les animaux nuisibles, par leur caractère propre (lapins, sangliers, renards, cerfs, biches, corbeaux, pies, etc.) ou leur surabondance (lièvres, faisans, canards sauvages, etc.). En outre il convenait de prendre des dispositions utiles pour tirer, au point de vue de l'alimentation, le meilleur parti des animaux détruits.

D'autre part, pour éviter toute atteinte à la sécurité publique, pour ne pas favoriser le braconnage et dans le but de sauvegarder à la fois les intérêts du Trésor et ceux des communes, il a semblé nécessaire de subordonner les autorisations de destruction à la délivrance du permis prévu par la loi de 1844. Les permissionnaires du front seront toutefois dispensés de cette formalité. Le paiement de la taxe du permis sera d'ailleurs largement compensé par les facilités nouvelles accordées pour la vente des animaux détruits et le profit qu'en retireront les bénéficiaires.

Nous sommes informés que le ministre de l'Agriculture va adresser à ce sujet, aux préfets, des instructions précises.

Pour le lapin, sa destruction sera autorisée par tous les moyens (à l'exception des collets et la-cets), y compris l'emploi du fusil, tous les jours de la semaine, pendant une période déterminée qui pourra être prorogée si cela est reconnu nécessaire. Les destructions pourront commencer en septembre.

Pour les fauves (sangliers, renards, blaireaux, cerfs, biches, etc.), les intéressés auront le droit de les repousser en tout temps, même la nuit, quand ils causeront des dommages aux propriétés.

En ce qui touche spécialement les sangliers, on accordera des autorisations analogues à celles prévues pour les lapins.

Pour les corbeaux, pies, geais, etc., le préfet accordera des autorisations de destructions limitées à la période durant laquelle il y a lieu de protéger les récoltes.

Les destructions ne pourront avoir lieu, en principe, que deux jours par semaine, dont le dimanche ; toutefois, un troisième jour pourra être ajouté dans les départements où les animaux nuisibles sont particulièrement nombreux. La période normale de destruction ira du 1<sup>er</sup> octobre 1916 au 31 mars 1917. Pour les lapins, les destructions pourront commencer en septembre et se continuer exceptionnellement après le 31 mars.

Le transport, le colportage, la vente des animaux nuisibles, lapins, sangliers, cerfs, biches, etc., seront l'objet d'une réglementation uniforme comportant des facilités de circulation.

La destruction des animaux devenus, par suite de leur surabondance, nuisibles à l'agriculture sera soumise aux règles suivantes, qui visent spécialement les lièvres et les faisans.

Tout d'abord, ces destructions ne pourront être autorisées qu'en battues.

Elles devront être effectuées pendant les mois d'octobre et de novembre, de manière à assurer la protection des semencements.

Elles auront lieu deux jours par semaine, dont le dimanche, un troisième jour pourra exceptionnellement être ajouté ainsi qu'il a été dit pour les animaux nuisibles.

Le transport de ces animaux sera permis dans les départements où leur destruction aura été autorisée, sous les seules conditions qu'il soit appuyé d'un certificat d'origine, délivré par le maire de la commune, et que les quantités à transporter ne soient pas inférieures à 25 kilos pour les lièvres et à 10 kilos pour les faisans.

La vente de ces animaux, ainsi transportés, ne sera permise que dans les halles et marchés des départements où des destructions auront été autorisées. Toutefois, la vente pourra en être permise par décision spéciale, en dehors des halles et marchés, dans l'enceinte des villes ayant un octroi empêchant l'entrée du gibier de braconnage.

Dans les villes qui se trouvent hors des départements où des destructions auront lieu, à Paris, notamment, la vente pourra être autorisée, mais à la condition de faire l'envoi des animaux détruits aux Halles centrales.

**LEÇONS PAR CORRESPONDANCE**  
Rue de Rivoli, 53, PARIS **PIGIER**  
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.



## Auberges et Cafés

.... Août 1916.

Une des premières questions que le soldat pose, en arrivant au village où il devra cantonner, est celle-ci : — Et les bistrots ? Est-ce qu'il y a de bons bistrots dans ce patelin ?

Question qui amène toujours la même réponse, sur un ton désabusé :



— Oh ! là là ! mon pauvre vieux, ne m'en parle pas !...

Avec cette remarque :

— Si tu étais venu il y a seulement huit jours... oui, pour un chouette bistrot, tu avais un chouette petit bistrot, mais à présent !...

Car c'est un fait. Que ce soit à quelques kilomètres des Boches, chez un mercanti marchand de pinard, ou bien, plus en arrière, chez une « bonne vieille qui fait à manger », voire même dans un vrai restaurant, le même phénomène se reproduit.

Là première fois, tout est parfait ; à Paris, dans les plus grandes maisons, vous ne seriez pas servi comme cela... et pour pas cher. Mais, au bout de quelques jours, c'est fini ! rien ne va plus ! les prix augmentent et le service laisse à désirer. Alors, on s'en va chez un autre, tandis que d'autres clients arrivent chez le débitant qu'on quitte. Tout est recommencement.

Ce n'est d'ailleurs pas tant pour ce qu'il y boira que le soldat se préoccupe du bistrot. C'est parce que là, pendant un moment, il aura, tout comme s'il était civil, une bouteille devant lui, les coudes sur table et les reins solidement calés sur une chaise — une chaise qui ne sera peut-être qu'un banc, un tabouret ou une vieille caisse ; mais, qu'importe ! C'est avec un contentement indéfinissable qu'on retrouve ces sensations de confort élémentaire, après en avoir été privé pendant un certain temps.

Il y a des marchands de vin installés tout à fait à l'avant, dans des maisons ébréchées par les marmites, dans des boutiques dont les devantures n'ont plus de vitres. Un mercanti vend aux soldats du pinard au litre, et aussi, à ceux qui n'attendent pas après le prêt, des bouteilles bouchées et cachetées, portant sur de belles étiquettes des noms célèbres et glorieux, bien plus glorieux que la vinasse affublée impudemment de ce retentissant pavillon ; le matériel et l'ameublement sont très primitifs ; quant au service, il ne faut pas se montrer trop difficile.

En avançant vers l'intérieur, on atteint bientôt la zone des auberges, aussi sales qu'avant la guerre, avec leurs plafonds bas et enfumés, leurs longues tables couvertes de toile cirée, leurs murs ornés du portrait du président de la République ou du généralissime, avec leurs mouches, par centaines, par milliers, par essais. Seule, la clientèle a changé, au lieu des vieux manilleurs et des jeunes paysans

les escaliers. Du moins, telles sont les auberges quand, au village, arrivent des troupes qui ne font que passer. Mais dans les localités où le cantonnement provisoire est devenu définitif, les choses ne vont pas ainsi.

Les soldats qui sont là depuis des mois et des mois sont devenus des clients paisibles et réguliers. Il y en a même qui aident au service, épluchent les légumes et servent à boire les jours de presse. L'aubergiste fait la cuisine pour les sous-officiers et les sert dans une petite salle à part ; les soldats aussi, qui ont l'estomac délicat, la bourse garnie et le dégoût de l'ordinaire, peuvent y trouver à manger.

L'aubergiste a pour ses clients des faveurs et des attentions. L'alcool n'est pas interdit pour tout le monde, dans cette zone. De même, il y a des accommodements avec les règlements que le général commandant l'armée a fait afficher dans les salles d'auberge. Après l'heure fixée pour la fermeture, il ne faut pas que le gendarme trouve un seul soldat dans la salle de débit, mais pourquoi le patron ne pourrait-il pas, dans sa cuisine, recevoir à sa table quelques-uns de ses bons amis, fussent-ils vêtus de bleu horizon ? Il ne s'en prive pas ; et ce sont, tous les soirs, de familiales réunions sous la lampe.

Mais, après avoir parcouru un certain nombre de lieux dans ce pays où chaque village est peuplé de bonhommes en bleu, coiffés de calots ou de casques, on finit toujours par arriver dans une petite ville qui est comme une position avancée du pays des civils.

Certes, ce n'est pas encore la zone de l'intérieur ; les taupes viennent de temps en temps visiter la contrée, et les gendarmes portent le casque, mais tout de même ce n'est pas non plus l'avant. Les habi-

### CAFE DE LA COMEDIE



tants vaquent à leurs occupations coutumières et les cafés se souviennent du temps de paix.

Il y a le café élégant, café de la Comédie, de la Place-d'Armes ou du Théâtre. Les officiers y viennent prendre l'apéritif ; mais, depuis la guerre, les militaires n'ont plus le droit de s'asseoir à la terrasse plantée de lauriers-roses, dans des caisses vertes. Il y a aussi de petits restaurants où déjeunent les soldats qui font la guerre sans quitter la ville, armés d'un porte-plume, dans les bureaux de l'état-major et de l'intendance, et les automobilistes qui ne sont pas tous les jours de service. Plutôt que le casque, la veste de cuir ou la capote réglementaire, ils portent de beaux calots à corne et d'élégantes tuniques de toile bleu clair, dont la manche gauche s'orne tous les six mois d'une brisque nouvelle.

Ainsi s'échelonnent les auberges et les cafés dans la zone de guerre. Plus on approche des lignes, moins ils sont confortables, mais plus les militaires qui y fréquentent sont violemment des soldats. Le pinard du mercanti est un autre breuvage que la demi-carafe du vin anémique des petits restaurants citadins.

A. W.

### Pour l'amélioration du sort des prisonniers

Le cardinal Luçon, qui avait prié le pape d'intervenir en faveur des malheureux prisonniers français transférés par les Allemands dans les provinces envahies de la Russie, a reçu du cardinal secrétaire d'Etat la réponse suivante :

« Du Vatican, 23 août 1916.

« Eminentissime et Révérendissime Seigneur, « J'ai reçu, avec les documents à l'appui, la lettre vénérée de Votre Eminence en date du 10 août courant, concernant la question des représailles exercées sur les prisonniers de guerre.

« En remerciant cordialement Votre Eminence, je puis lui donner l'assurance que des négociations spéciales sont actuellement en cours entre le Saint-Siège et les Etats belligérants, afin que la grave question énoncée ci-dessus puisse recevoir la plus prompte et la plus équitable solution.

« Je saisis avec empressement, etc.

P. CARD. GASPARRI.

## TRIBUNAUX

### Déserteur sans le savoir

Un Français, établi à Genève, M. Jules-Emile Rasse répondait à l'appel de la mobilisation en août 1914. Affecté au 5<sup>e</sup> génie, il fut envoyé en cantonnement à Mézidon. Jusqu'au mois d'avril dernier, M. Rasse n'eut pas sa famille, restée en Suisse. Il résolut d'user d'un subterfuge pour passer quelques jours au milieu des siens. Il demanda et obtint une permission pour Annemasse, ville frontière. Dans cette localité, Rasse troqua contre des vêtements civils ses effets militaires qu'il confia à une débitante de l'endroit. Il put ensuite se rendre à Genève où il passa ses six jours de permission. A son retour à Annemasse, M. Rasse eut la désagréable surprise d'apprendre que la débitante, dépositaire de son uniforme, craignant d'être inquiétée, l'avait porté à la gendarmerie. Lorsque le permissionnaire s'y présenta pour réclamer ses effets, il fut mis en état d'arrestation sous la prévention de dissipation d'effets militaires et de désertion à l'étranger. De ce double chef d'accusation, le soldat Rasse fut condamné par le conseil de guerre de la troisième région à six mois de prison. Le conseil de revision, annulant l'inculpation de désertion, pour ne retenir que la dissipation d'effets, renvoya Rasse devant le deuxième conseil de guerre, où il comparait hier.

Il a été condamné à un jour d'emprisonnement avec le bénéfice du sursis.

### Bon soldat mais mauvais comptable

Le brigadier de la garde républicaine Gustave Puyo, bachelier ès lettres, secrétaire du mess des officiers, est un mauvais comptable. Il était accusé devant le deuxième conseil de guerre d'avoir porté sur ses livres des dépenses fictives. Un expert-comptable releva qu'une facture de 90 francs avait été comptée deux fois. Son défenseur, M<sup>e</sup> Lœwel, démontra au conseil que son client n'avait commis aucun détournement et qu'il n'était coupable que de négligence. Le brigadier Puyo a été acquitté.

### Les réformes frauduleuses de Rouen

Le major Rainat-Poinot, ancien médecin à Bois-Colombes, attaché à la commission de réforme de Rouen, était accusé d'avoir réformé frauduleusement, moyennant finances, l'abbé Samson, curé dans la région, et un soldat, Gaston Franck. Tous trois comparaissent devant le conseil de guerre de Rouen.

Les deux réformés ont affirmé avoir été réformés « justement » sans avoir jamais versé la moindre somme au major Poinot. Ce dernier, à qui l'on reprochait sa vie fastueuse, démontra qu'il gagnait couramment 30.000 francs par an.

Le conseil de guerre a rendu un verdict d'acquiescement général.

### La catastrophe de La Loupe

Trois employés de l'Ouest-Etat ont comparu devant le conseil de guerre de la 4<sup>e</sup> région, siégeant au Mans, comme responsables de l'accident qui, dans la nuit du 11 au 12 octobre dernier, fit 59 victimes : 7 morts et 52 blessés, tous militaires, en gare de La Loupe (Eure-et-Loir), sur la ligne de Paris à Brest.

L'aiguilleur Jean Rioux, de La Loupe, a été condamné à cinq mois de prison avec sursis. Le mécanicien Louis Hémon, qui conduisait le train tamponneur, a été condamné à quatre mois de prison avec sursis. Le facteur-chef Taxis Liot, de La Loupe, a été acquitté.

### Le prix des bœufs réquisitionnés

Au mois de mars dernier, sur le champ de foire de la place Francheville, à Périgueux, l'administration de la guerre fit réquisitionner un assez grand nombre de jeunes bœufs. Le prix courant des bœufs de cette catégorie variait de 140 à 150 francs le quintal métrique, suivant qualité ; l'administration militaire ne consentait à les payer que 105 francs. Il fallut plaider.

L'affaire est venue devant le tribunal de Périgueux qui a rendu un jugement déclarant insuffisantes les offres faites par l'administration de la guerre, et a condamné le ministère de la guerre à payer les bœufs réquisitionnés sur le prix de 130 francs les 100 kilos.



## PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à

• **EXCELSIOR** •

qui vous les rétribuera



qui venaient se saouler le dimanche et jouer aux quilles, ce sont des soldats qui s'agitent, qui gesticulent, qui crient, qui boivent et qui fument la pipe. Il y en a partout, jusque dans la cuisine, où ils assègent le fourneau, jusque dans la cave, jusque sur



## LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Fusils mitrailleurs  
et fusils automatiques

Si la guerre actuelle a surabondamment démontré le rôle considérable que devait jouer l'artillerie lourde dans les opérations, elle n'en a pas moins confirmé avec éclat le principe que notre armée avait depuis longtemps fait sien : celui du tir rapide.

Ce principe réclame pour son application des engins plutôt légers et maniables, dont le type au-



Fusil mitrailleur monté sur un bœuf

jourd'hui immortel est notre canon de 75, qui, aux champs de la Marne a fait, dans les rangs pressés des envahisseurs, la moisson sanglante et victorieuse.

Mais à côté du canon à tir rapide on trouve un autre engin qui est d'ailleurs son précieux auxiliaire, de dimensions plus réduites, permettant son transport à dos de cheval et même à bras d'homme, lorsqu'il est démonté : c'est la mitrailleuse.

En raison de l'avantage de ces deux engins à tir rapide, le canon de campagne et la mitrailleuse, il devait nécessairement venir à l'esprit de chercher à munir le fantassin d'une arme portative qui le mit à même d'affronter avec succès ces engins meurtriers, qui lui permit aussi de leur riposter avec la même célérité. Deux armes furent créées à cet effet : le fusil automatique et le fusil mitrailleur. La première était née avant la guerre, la seconde est née, si l'on peut dire, de la guerre.

Le fusil automatique, a-t-on pu dire justement, est au fusil ordinaire ce qu'est le browning au revolver. Les cartouches sont contenues dans un chargeur que l'on introduit dans le magasin du fusil. Ces cartouches sont au nombre de huit au plus. Le modèle dont est armée toute l'infanterie allemande n'en comporte que cinq. C'est le *Mauser*. L'avantage réalisé sur le fusil ordinaire, c'est que le recul étant utilisé pour provoquer l'éjection de la douille vide et le remplacement de la cartouche brûlée, on ne perd pas de temps, à chaque coup que l'on veut tirer, à introduire une nouvelle cartouche dans la culasse. On peut ainsi tirer cinq cartouches coup sur coup en renouvelant une simple pression sur la gâchette. Le seul inconvénient est que lorsque le chargeur est vide, il faut le remplacer par un autre, d'où manipulation qui nécessite un peu de temps.

Les Allemands se sont appliqués à perfectionner leur *Mauser* et à le transformer en une sorte de mitrailleuse extra-légère. Ils ont d'abord créé un magasin mobile (*ansteck magasin*) comportant 15 cartouches et se fixant sous la boîte à culasse de leur *Mauser* ordinaire. Dans nombre



Après avoir appuyé son arme sur un tronc d'arbre, le tireur va ouvrir le feu

de leurs régiments nos ennemis avaient formé des escouades à raison de 20 hommes par compagnie, munies de ce magasin supplémentaire. Ces soldats étaient choisis parmi les tireurs les plus ha-

biles et on les exerçait minutieusement à se servir de ce nouveau modèle.

Mais, malgré tout, cet arrangement n'avait ni la stabilité, ni la commodité du type primitif; aussi les Allemands cherchèrent-ils à adapter le nouveau magasin considérablement agrandi de façon plus adéquate, en observant à peu près le même dispositif que pour le *Mauser* du type courant. Après plusieurs tâtonnements ils sont arrivés à fabriquer un fusil automatique pouvant recevoir un magasin de 25 cartouches. C'est, on le voit, le même nombre de projectiles que celui d'une bande de nos mitrailleuses. Certains avions boches emportent à leur bord pour les expérimenter quelques exemplaires de ce nouveau *Mauser*, que les usines allemandes fabriquent à l'heure actuelle en série.

Le fusil mitrailleur est par contre une véritable mitrailleuse à poids réduit et entièrement portative, sans aucun démontage, par un seul homme. Celui que la guerre a fait le premier adopter dans les armées belligérantes et le plus connu est le *Lewis*, du nom d'un colonel américain, son inventeur.

Ce qui différencie tout d'abord le fusil mitrailleur du fusil automatique, c'est que, après une première pression sur la détente, son tir devient continu, comme dans la mitrailleuse, et par conséquent très rapide.

Sa construction présentait un véritable problème, car il fallait assurer un refroidissement satisfaisant du canon sans alourdir l'arme dont la caractéristique devait être la légèreté. En effet, par suite de la rapidité du tir qui, comme dans les mitrailleuses, atteint de 500 à 800 coups par minute, le métal du canon unique ne tarde pas à être soumis à une température considérable sous l'effet combiné des gaz brûlés et du frottement des projectiles. Il était impossible, à cause de la surcharge de poids, de revêtir, ainsi qu'on l'a fait pour la mitrailleuse *Maxim*, le canon d'une chemise métallique où aurait circulé un courant d'eau continu. Un radiateur à ailettes, bien que plus léger, n'aurait cependant constitué qu'un palliatif, car pour procurer un refroidissement convenable il aurait fallu que, comme dans les automobiles, il ait été constamment ventilé par un violent courant d'air.

Dans son fusil mitrailleur le colonel Lewis a résolu la difficulté de l'ingénieuse façon suivante : il a encaissé le canon sur toute sa longueur dans un manchon d'aluminium d'environ 6 mm. d'épaisseur. Ce manchon est plissé de dix-neuf ailettes orientées parallèlement à l'axe du fusil. La surface du métal est laissée rugueuse, de manière à augmenter la diffusion de la chaleur. L'ensemble figure assez bien ces larges parapluies de campagne en grosse cotte, gauchement enroulés et serrés dans le haut par un cordonnet. L'aluminium réunit le double avantage d'être un métal des plus légers et un excellent conducteur de la chaleur.

Le canon et le manchon sont engainés et centrés dans un grand fourreau métallique ouvert à chaque bout qui dépasse de 168 mm. la bouche du canon. Le projectile et les gaz brûlés provoquent, au moment de la déflagration, un fort appel d'air d'arrière en avant qui vient encore aider au refroidissement des ailettes du manchon.

D'autre part, le tube qui enrobe les ailettes étant étranglé à la hauteur de la bouche du canon et le dépassant d'une certaine longueur offre ainsi une disposition qui a pour but d'étouffer le bruit de la détonation et d'aveugler la lueur qui marque habituellement le départ de chaque projectile.

Le chargeur est une boîte cylindrique, assez large et épaisse seulement de quelques centimètres, en acier bronzé. Cinquante cartouches y prennent place. On le fixe à plat sur l'arme, au-dessus de la boîte de culasse. Les cartouches sont disposées en spirale dans cette boîte et sur deux épaisseurs; la pointe de chaque projectile est dirigée vers le centre. Un mécanisme à piston, actionné par les gaz brûlés, fait passer successivement toutes les cartouches du magasin dans la boîte de culasse. En réglant, au moyen d'un certain dispositif, la quantité des gaz brûlés on peut accélérer ou ralentir le tir. Il est ainsi possible d'échelonner le tir de 200 à 800 coups à la minute.

Ce fusil mitrailleur, dont le poids atteint encore 13 kil. 500, réclame ordinairement pour son usage,

comme l'ancien mousquet, un point d'appui soit naturel, soit artificiel.

Ce modèle a été adopté sur nos avions de chasse, et les communiqués officiels apportent quotidiennement la preuve que nos pilotes sont passés maîtres dans l'art de s'en servir. Les Allemands redoutent d'ailleurs à tel point son feu meurtrier et attachent un tel prix à la capture d'un de ces engins, qu'ils donnent de fortes primes à leurs aviateurs qui arrivent à abattre un de nos appareils armé d'un *Lewis*.

C'est probablement en s'inspirant du *Lewis* que les Allemands sont parvenus à construire un fusil mitrailleur *Madsen*, qui sert à l'armement des *Musketen bataillon*, ou bataillons de mousquetaires. Ces bataillons ont fait pour la première fois leur apparition en Champagne au mois de septembre 1915. A cette époque ils comprenaient trois bataillons formés chacun de trois compagnies. Aujourd'hui ils sont à l'effectif de quatre compagnies comptant chacune trente fusils mitrailleurs *Madsen*, ce qui fait cent vingt fusils par bataillon, et, au total, trois cent soixante fusils. On a pu les voir en action sur la Somme.

(Clichés Science et Vie.)

## LE TRAITEMENT DES PRISONNIERS DE GUERRE

L'Angleterre déclare à la Croix-Rouge  
qu'elle est hostile aux représailles

LONDRES, 1<sup>er</sup> septembre. — Le comité international de la Croix-Rouge avait adressé aux nations belligérantes un appel dans lequel il leur demandait de ne pas user de représailles envers les prisonniers au cas où l'un des belligérants aurait à se plaindre du traitement infligé à ses nationaux prisonniers et de s'adresser plutôt à l'adversaire en faisant appel à son sens de la justice pour que ce traitement fût modifié.

Répondant à cette suggestion du comité international, le vicomte Grey déclare que le gouvernement britannique a toujours été hostile à une politique injuste de représailles.

« Malheureusement, ajoute-t-il, une série d'outrages ont été perpétrés par ordre du gouvernement allemand, qui les connaissait et les approuvait. La patience du peuple britannique est à bout.

« Citons parmi ces outrages : l'attaque et la destruction de navires comme la *Lusitania* et le *Sussex*, qui ont causé la mort de centaines de civils sans défense, à la joie non dissimulée du peuple et de la presse allemands; la brutale exécution de la nurse miss Edith Cavell; les horreurs du camp de prisonniers de Witemberg; l'exécution du capitaine Fryatt.

« Le gouvernement britannique accepte volontiers l'appel de la Croix-Rouge, convaincu que les puissances neutres et le comité international reconnaîtront que le renouvellement de ces atrocités provoquera une demande toujours plus énergique de représailles.

« Le plus sûr moyen de les éviter est de demander l'abandon de la politique qui les provoque. »

Les cheminots américains  
se prêtent à une tentative de conciliation

WASHINGTON, 1<sup>er</sup> septembre. — On annonce de source officielle que le président Wilson et les chefs politiques du Sénat ont accepté le projet de loi Adamson pour servir de compromis à la question des chemins de fer.

Ce projet sera présenté aujourd'hui à la Chambre des représentants et l'on espère que son adoption par les deux Chambres aura pour résultat immédiat de faire contremander la grève des chemins de fer.

Le projet Adamson prévoit l'établissement de la journée de huit heures, la nomination d'une commission spéciale chargée d'en étudier les effets, l'augmentation du nombre des membres de la commission pour le commerce entre Etats et l'exploitation militaire des chemins de fer.

Toute violation de ses dispositions constituera un délit passible d'une amende de 100 à 1.000 dollars ou d'un emprisonnement ne dépassant pas une année, ou cumulativement, de l'amende et de l'emprisonnement.

Les chefs des syndicats ont décidé d'accepter le projet Adamson et de contremander la grève, si ce projet est voté.

## Réclamez-nous d'urgence

les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Joindre, par exemplaire demandé : Pour la France, année 1914, 0 fr. 20 ; année 1915, 0 fr. 15. Pour l'étranger, année 1914, 0 fr. 30 ; année 1915, 0 fr. 25.



## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Monsieur Octave

— Parlez-moi donc un peu, Marguerite, de cette Virginie Auclère, qui fut, dit-on, si jolie, et que personne, en dépit de cela, n'épousa.

— C'est bien, je vais vous raconter son histoire :

« Nous étions un peu cousines. Du plus loin que je me la rappelle, alors que j'étais encore petite fille, Virginie avait déjà coiffé Sainte-Catherine. Mais elle était demeurée coquette et très soigneuse de sa personne, ce qui exigeait de sa part des prodiges d'économie, car elle n'avait, pour vivre, qu'une toute petite rente.

« On disait qu'aux temps lointains où ses joues étaient toutes roses, plusieurs messieurs avaient soupiré pour elle et demandé sa main. Elle ne s'était jamais décidée à répondre « oui ». Et les ans passèrent, Virginie se fana peu à peu, les sourires ne s'adressèrent plus à elle. En sorte qu'un peu triste elle vint, à son tour, prendre place sur ce banc du jardin public où les vieilles filles se rassemblent pour regarder passer la vie, du jour où, elles, on ne les regarde plus.

« Pourtant, elle rougissait encore, quand on lui parlait de ses « galants », et surtout lorsqu'on affectait de croire que quelqu'un s'occupait toujours d'elle. Virginie était flattée de ce petit mensonge. Sa solitude, elle l'avait compris trop tard, était la grosse erreur de sa vie et elle mourait d'envie de se marier.

« C'est à ce moment qu'apparut un étranger à notre ville, M. Octave, dont la renommée malicieuse associa l'image à celle de Virginie pour affirmer que, deux ou trois fois, ils avaient échangé des propos sur le Mail. Aux dénégations et aux petits airs de notre cousine, on sentit bien qu'un événement considérable l'agitait.

« Elle affectait un grand mutisme à l'égard de cet inconnu. Un jour, pourtant, que nous la pressâmes de questions, elle nous révéla ce nom d'Octave, auquel elle semblait reconnaître une étonnante beauté.

« C'était un retraité, nous confia-t-elle, un vieux garçon. Sa conversation n'était pas sans charme, ses manières avaient de la distinction. Il fumait des inséparables — une manie dont elle le corrigerait ; il rêvait de bonne cuisine bourgeoise, telle qu'on n'en sert point dans les restaurants ; il adorait le miroton.

« Avec mes sœurs, j'aurais donné beaucoup pour voir le bonhomme. Mais, comme on ne le rencontra jamais, nous finîmes par ne plus tout à fait croire à son existence et par en faire un être légendaire, une sorte de personnage irréel, mais que nous décrivions fort bien, comme si nous l'avions véritablement vu.

« J'imaginai M. Octave avec des moustaches de chat, teintes en noir, des guêtres jaunes et un grand chapeau de feutre. Le jour, nous avions coutume de rire, sitôt que l'on prononçait son nom. Je ne suis pas sûre que cet énigmatique individu ne nous effrayait pas un peu, dès la venue des ombres... Pour rien au monde, nous n'eussions consenti à aller seules au fond du jardin.

« Nous disions : « Voilà M. Octave, sauvons-nous bien vite ! »

« Ou encore : « M. Octave a des moustaches de chat et des yeux verts ; il se promène, la nuit, sur les toits avec un gourdin sous le bras, pour épouvanter tout le monde. »

« Fréquemment, nous interrogeons Virginie sur la date de son « prochain mariage », et elle niait d'abord que pareille chose dût avoir lieu et traitait cette fable de ridicule. Elle faisait semblant de se fâcher, mais, au fond, elle était très contente.

« Et puis, si on insistait beaucoup, elle contait, avec de petits airs mystérieux, qu'il possédait de hautes relations et qu'il serait un jour très riche. Il avait visité tous les pays du monde. Maintenant, son choix s'était enfin fixé sur Virginie, qu'il voulait servir comme une reine.

« Un jour, elle me prit à part et m'avoua qu'elle s'occupait activement de son trousseau. Et, en effet, elle me montra quelques pièces de lingerie et même sa bague de fiançailles ; mais j'y reconnus une vieille bague, ornée de cailloux du Rhin, et qu'elle possédait depuis fort longtemps.

« Avec mes sœurs, c'était bien entendu, je devais figurer dans son cortège de noces, qu'elle décrivait avec beaucoup de minutie.

— Après la cérémonie, ajoutait-elle, une calèche, trainée par quatre chevaux blancs, nous emportera vers un grand château, qu'il prépare pour ma venue, au fond des bois.

« Nous écoutions ces histoires et nous étions charmées sur le moment. Le doute nous reprenait dès que nous quittions Virginie.

« — Comment pouvez-vous prêter l'oreille à ces

sornettes ? nous demandait notre père en se moquant...

« A vrai dire, nous nous étonnions surtout de ce qu'elle ne nous eût point présenté déjà son fiancé. Elle s'en excusait, alléguant « qu'il était en voyage, ce qui la chagrinait beaucoup ». Et Virginie, en effet, parut dépérir à vue d'œil.

« — Il était parti pour les Antilles, où l'attendait une fortune. Il reviendrait, les poches pleines de pistaches et couvert de bijoux... Des nègres aux turbans rouges le suivraient, porteurs de sacs d'or, qu'ils déposeraient aux pieds de Virginie.

« Ainsi parla un jour notre cousine. Et puis, soudain, elle se mit à éclater en sanglots.

« Nous la voyions devenir de plus en plus maigre, et nous pensions : « Elle va lentement mourir d'amour, comme les petites princesses des légendes. » Et nous étions si sottes que nous ne savions pas s'il fallait la plaindre ou l'envier.

« Il ne paraissait que trop certain que, pour une raison ou pour une autre, cet insaisissable adorateur avait à jamais disparu.

« Aussi, nous perdions-nous en conjectures sur le sort de M. Octave et de ses grandes moustaches de chat.

« Nous ne savions pas s'il avait été pris, nuitamment, dans quelqu'un de ces pièges que l'on tend aux matous ; ou si, en courant sur les toits, il n'était pas entré dans un grenier, d'où il ne pouvait plus sortir.

« Nous nous demandions si, en tout ceci, notre cousine n'avait pas été le jouet de quelque mauvais plaisant, par exemple, un de ces malins démons, qui vous font croire un tas de choses, excellentes ou cruelles, dès qu'on sommeille...

« La triste vérité nous fut connue beaucoup plus tard, car des parents pleins de bonté s'efforcent de cacher aux enfants les trop sombres aspects de la vie.

« En dépit de tous ces beaux contes, peut-être même à cause d'eux, M. Octave — il existait bel et bien — n'était pas un individu fort recommandable. On ne comptait plus ses victimes dans notre ville, et Virginie était de ce nombre. Il l'avait convaincue de lui confier ses titres de rente et l'argent de son livret de caisse d'épargne. Un jour qu'elle était sortie, pour le rencontrer sur le Mail, il l'avait fait cambrioler par un complice. Et Virginie mourut littéralement de faim, plutôt que de nous avouer la chose et que de révéler ainsi qu'elle n'avait pas été aimée.

— Marguerite, ces vieilles filles sont quelquefois bien drôles.

— Elles sont souvent très drôles, en effet.

André Savignon.

## LES MANTEAUX PRATIQUES

Il y a dans les collections nouvelles des vêtements qu'on ne sait au juste dans quelle catégorie classer. Ils pourraient bien être les longues jaquettes de costumes



Manteau de cover-coat ardoise.

tailleur, car parfois on aperçoit, les dépassant légèrement, une jupe de même tissu. Peut-être aussi ce vêtement à taille assez marquée, dont on ne voit guère la fermeture, est-il une robe ? Non ; à bien détailler on s'aperçoit que c'est un manteau. Il est assez ajusté pour pouvoir être porté à pied sans paraître engoncée, et, cependant, assez ample pour permettre de porter très avant dans la saison des robes plus ou moins légères.

Si on ne le fait pas aussi long que la jupe, il faut qu'il soit d'une teinte neutre s'harmonisant avec le ton de celle-ci. Car ce sont ces détails qui, souvent, donnent le mieux une véritable note d'élégance à la toilette.

Le modèle croqué ici est en cover-coat gris ardoise ; l'ampleur est resserrée à la taille par deux biais piqués en tissu pareil venant se croiser devant sous des boutons d'acier. Les revers, parements et col sont bordés de très grosses piqures de soie assortie. A noter le mouvement très original et nouveau du col, qui peut se porter relevé ou aplati en double collet...

Jeanne Farmant.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'Excelsior. Demandez conditions spéciales à nos bureaux.

Ayuntamiento de Madrid

## Petite gazette de la Comédie

## REOUVERTURE

Après un mois de relâche la Comédie rouvre ses portes le vendredi 1<sup>er</sup> septembre. Avant de commencer l'histoire de la Maison pendant la troisième année de guerre, permettez-moi quelques réflexions au sujet de récents événements. Vous savez qu'Albert Lambert fils s'est démis l'épaule en tombant de cheval tandis qu'il « tournait un film » de *Ruy Blas* dans une cour du palais de Fontainebleau. Mes vœux pour le rétablissement de la santé du sympathique sociétaire sont bien sincères ; je tiens pourtant à dire combien m'attriste ce que je considère comme une profanation. *Ruy Blas* au cinématographe... L'étincelant lyrisme de notre grand Hugo remplacé par une promenade à cheval et des exhibitions, des évolutions plus ou moins « originales » ! Et un artiste de la Comédie-Française, celui-là même qui a l'honneur d'y interpréter *Ruy Blas*, prête son nom, son talent, le prestige de la Maison à un pareil spectacle ! Je ne suis pas l'ennemi du cinématographe ; — l'art peut se manifester sous toutes les formes. Je demande seulement que le cinéma possède un répertoire et des acteurs spéciaux, et surtout qu'il respecte les chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, qu'il ne devienne jamais le creuset où « l'or pur » d'un poète de génie se changera en « plomb vil », suivant la fantaisie d'un metteur en scène ingénieux.

Une autre question m'est suggérée par l'accident de Fontainebleau ; celle-là je la pose, sans commentaires, au Conseil judiciaire de la Comédie-Française : Un associé réduit à « l'incapacité de travail » à la suite de sa collaboration à une entreprise étrangère à la Maison, parfois même concurrente, — bien de gens ayant vu ou cru voir *Ruy Blas* au cinéma se dispenseront d'aller l'entendre à la Comédie, — a-t-il le droit de jouir de tous les avantages attachés à la situation de sociétaire dont il ne peut plus, par sa faute, remplir les obligations ? Ne m'objectez point : « Ça ne vous regarde pas. » Nous donnons aux sociétaires une subvention annuelle de 240.000 francs — sans parler de la jouissance de l'immeuble et de nombreux avantages ; cela représente 10.000 francs pour chaque part entière. A ce prix nous pouvons décemment exiger que nos artistes ne compromettent pas la marche régulière de notre théâtre national pour la satisfaction de leurs besoins personnels.

L'affiche du 1<sup>er</sup> septembre annonce *Polyeucte* suivi du *Médecin malgré lui*. De Max est le protagoniste de la tragédie de Corneille. J'écris ces lignes avant de me rendre à la représentation où le public accueillera avec enthousiasme l'intéressant artiste roumain. Je ne suis pas de ceux qui subordonnent leurs sentiments, leurs opinions aux événements, prônant aujourd'hui celui qu'ils dénigraient hier, suivant les circonstances. Mon appréciation du talent de De Max ne saurait changer. Mais, à cette heure, toute critique d'un allié de notre pays serait à mon sens déplacée. Je me contenterai donc, désormais, évitant tout commentaire, en ce qui concerne De Max, de relater les faits, d'analyser les rôles si la chose me semble nécessaire et de signaler, avec joie, ce qui me paraîtra mériter de sincères éloges.

Un dernier mot. Plusieurs journalistes croient devoir, en toute occasion, blâmer ou railler les personnes s'occupant de sujets étrangers à la guerre et, en particulier, de tout ce qui touche au théâtre. Je répondrai simplement qu'il faut nourrir une idée bien fautive de l'importance de l'art dramatique en France pour ravaler le théâtre à un vulgaire « amusement ». N'en doutez point, mes chers confrères, les artistes qui interprètent Corneille, Molière, Racine, Beaumarchais, Hugo, Musset, ceux qui rendent la vie aux chefs-d'œuvre anciens et, le lendemain, aident les productions des maîtres contemporains à venir au jour travaillent au relèvement et à la prospérité de la Nation au moins aussi utilement que bien des gens qui, pareils au Sosie d'*Amphitryon*, font tous les jours des

... récits de bataille  
Dont ils se sont tenus loin.

Emile Mas.

## Une manifestation à Genève en l'honneur des Alliés

GENÈVE, 1<sup>er</sup> septembre. — Le cycle de six conférences organisé à Genève par le comité national « l'Effort de la France et des Alliés » s'est terminé hier soir d'une façon grandiose par la conférence donnée par M. Paul Labbé sur « l'Effort de la Serbie ».

Plus de 2.500 personnes, entassées dans la salle de Victoria-Hall, ont longuement acclamé l'éminent conférencier qui, en termes éloquents, a retracé les pages glorieuses de la nation serbe. En terminant sa conférence, M. Labbé déclara : « Je suis heureux de saluer, à côté du ministre de la Serbie, la présence du ministre de la Roumanie, notre nouvelle alliée. » Ce fut une ovation indescriptible qui dura plus de cinq minutes.

M. Pagliaro, envoyé plénipotentiaire de la Roumanie en Suisse, s'avance alors au bord de la loge qu'il occupait et cria : « Vivent les Alliés ! Vive la victoire ! » Ces vivats furent salués dans la salle par une tempête d'applaudissements.



## BLOC-NOTES

## CORPS DIPLOMATIQUE

— Mme Veritch, femme de S. Exc. le ministre de Serbie en France est de passage à Paris venant d'Aix-les-Bains.

## BIENFAISANCE

— L'Association des Dames françaises vient d'envoyer à Salonique une équipe de huit ambulancières, placées sous la direction de Mlle Lécroix, infirmière-major. Elles ont été de suite affectées à un hôpital militaire.

## NAISSANCES

— Mme Maurice Muller, dont le mari est capitaine au 30<sup>e</sup> d'infanterie, vient de mettre au monde, à Nancy, un fils : François.

— Mme Joseph Cottin, née de Grouchy, femme du lieutenant, a donné le jour à une fille : Marguerite.

## DEUILS

— Hier a eu lieu, en l'église de la Madeleine, le service religieux à la mémoire des Braves Gens de la division Marguerite, tombés au champ d'honneur le 1<sup>er</sup> septembre 1870, ainsi que des chasseurs d'Afrique et de tous les officiers, sous-officiers et soldats français et alliés tombés au champ d'honneur pendant la guerre actuelle.

Le Président de la République était représenté à cette cérémonie par le commandant Portier.

— Au Val-de-Grâce ont été célébrées, au milieu d'une très nombreuse assistance, les obsèques du médecin-principal Pierre Maubrac, médecin-chef de l'hôpital Michelet, assassiné dans les conditions que l'on sait. Le médecin-inspecteur général Favier, les médecins-inspecteurs Lendriot, Vincent, Sieur et un grand nombre de médecins militaires assistaient à la cérémonie. Après la cérémonie funèbre, le médecin-inspecteur Sieur, directeur du service de santé du camp retranché de Paris, a salué la dépouille mortelle de cette victime du devoir au nom de M. Justin Godart et au nom de tous ses camarades de l'armée.

## Nous apprenons la mort :

— Du général de division Paul Durand, du cadre de réserve, grand officier de la Légion d'honneur, décédé à la Rochelle, âgé de soixante et onze ans; il était né à Strasbourg.

— De M. Alfred Dussaux, conseiller général et maire de Saint-Lô, chef de bataillon au 80<sup>e</sup> régiment territorial d'infanterie, membre du Conseil académique de Caen, chevalier de la Légion d'honneur, médaillé de 1870, décédé à soixante-huit ans;

— Du capitaine Georges Kuens, du 10<sup>e</sup> régiment d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, frère du sous-préfet de Laval, mort pour la France;

— Du commandant Vico, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à cinquante-sept ans;

— De M. Jacques d'Uston de Villerejan, aspirant d'infanterie, décoré de la croix de guerre, mort pour la France à dix-neuf ans;

— Du sous-lieutenant d'infanterie Maurice Lamy, fils de l'ancien conseiller général du Jura, mort pour la France, à vingt et un ans;

— De M. Jean Demony, sergent mitrailleur aux chasseurs, trois fois cité à l'ordre du jour, mort pour la France;

— De M. Jacques Bithenod, mort à l'âge de six ans, fils du lieutenant d'infanterie de réserve, tombé à la bataille de l'Yser, et petit-fils du président du conseil du Crédit Lyonnais;

— De M. Robert de Vathaire du Fort, engagé volontaire, brigadier au 2<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne, mort pour la France, à vingt et un ans, frère de M. Hubert de Vathaire du Fort, tombé aux combats de Montfaucon;

— De M. Antoine Veyrenc de Lavalette, lieutenant d'infanterie coloniale, décoré de la croix de guerre avec palmes, mort pour la France à l'âge de vingt ans;

— De Mlle Laure de Férol, infirmière-major à l'hôpital de Gondrecourt (Meuse), fille du comte et de la comtesse de Férol;

— Du lieutenant de chasseurs alpins Carré de Malborg, fils de M. de Malborg, président du tribunal de première instance de Belfort;

— Du docteur Antoine Contamin, de l'Institut Pasteur, médecin-aide-major de première classe dans une compagnie d'aéroliers, mort pour la France, âgé de trente-trois ans;

— Du lieutenant Noël Marquet, du 8<sup>e</sup> zouaves, mort pour la France, à vingt-cinq ans, cité trois fois à l'ordre du jour, décoré de la médaille du Maroc et de la médaille coloniale;

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

## FAITS DIVERS

## PARIS

**Acte de probité.** — M. André Dubois, ouvrier mouleur, demeurant 60, rue de Lourmel, avait déposé, le 16 août dernier, au commissariat de police du quartier de Grenelle, une bourse en argent renfermant une somme de 520 francs et une montre en or trouvée la veille dans le bois de Boulogne.

Cette bourse, qui avait été transmise à la préfecture de police, a pu être restituée à sa propriétaire par le service des objets trouvés.

**Gendarme désarçonné.** — Dans l'après-midi d'hier, vers une heure, le gendarme Guy Rétif, de la 83<sup>e</sup> division, caserné à l'Ecole Militaire, était en promenade avec cinq autres gendarmes, quand, soudain, dans l'allée cavalière de l'avenue Henri-Martin, son cheval s'abattit.

On releva le cavalier, grièvement blessé à la tête, et il fut transporté, sans connaissance, à l'annexe du Val-de-Grâce, rue des Belles-Feuilles.

**Mystérieux suicide.** — Hier matin, à 7 heures, de la berge du quai des Tuileries, en amont du Pont-Royal, un militaire s'est jeté dans la Seine après avoir abandonné un képi de sous-officier et une pèlerine.

Le corps n'a pas été retrouvé.

**Par la fenêtre.** — Mlle Yvonne Fauché, âgée de vingt-six ans, demeurant 66, rue de l'Arbre-Sec, s'est jetée par la fenêtre de son domicile situé au premier étage.

Elle a été transportée, dans un état très grave, à l'hôpital de l'Hôtel-Dieu.

**Les accidents.** — A 10 heures du matin, hier, en face du numéro 31 de la rue de Vaugirard, une automobile de la Compagnie générale a renversé Mlle Eugénie Carisoy, âgée de quatre-vingts ans, demeurant rue Littré.

Blessée sur diverses parties du corps, elle a été admise d'urgence à l'hôpital de la Charité.

— A 3 heures de l'après-midi, boulevard de Charonne, le jeune Pierre Corneille, âgé de treize ans, demeurant rue de Corbeil, à Montgeron, qui se tenait suspendu à l'arrière d'un tramway, a fait une chute et s'est blessé très grièvement à la tête.

Il a été transporté à l'hôpital Tenon.

— Avenue du Pont-de-Flandre, M. Sylvestre Clément, âgé de quarante-neuf ans, tripiier, 29, rue Saint-Lazare, a été renversé et blessé grièvement par une automobile.

Il a été transporté à l'hôpital Saint-Louis.

## DÉPARTEMENTS

**Un tramway déraile et se brise contre un talus.** —

TARBES. — Un terrible accident s'est produit, la nuit dernière, sur la ligne électrique des tramways de la Bigorre, au-dessus du village de Gripp, près du pic du Midi.

Deux voitures, chargées d'une soixantaine d'excursionnistes, descendaient vers Sainte-Marie-de-Campan. La descente était très rapide, les freins ne purent fonctionner. Les voitures descendirent à une vitesse qui s'accéléra rapidement. Arrivées à une courbe, elles dérailèrent et allèrent s'écraser contre le talus, à gauche de la ligne.

Dix-sept blessés, dont plusieurs très gravement atteints, ont été transportés dans les hôpitaux de Bagnères. Parmi ces derniers se trouve un médecin-major retour du front, qui a les deux jambes broyées.

**Violent incendie.** — BORDEAUX. — Un incendie a détruit, hier, une scierie de bois à la Bastide. Une usine voisine a été préservée avec beaucoup de peine. Les dégâts matériels sont très importants.

— Ah ! Sait-on jamais !... Et quelle funeste idée ai-je eue de supprimer Fao-Li-Tou !...

— Fao-Li-Tou ?

— Oui, le Chinois, complice de Li-Pou-Fang, chez lequel s'est rendue miss Edith le matin du jour de sa disparition... S'il vivait encore peut-être pourrions nous, à coups de bank-notes, le faire parler maintenant que son maître est mort !

— Vous avez tué cet homme ?...

Jean raconta à Jack ce qui s'était passé...

Jack, sitôt que Jean eut achevé son récit, resta, tête basse, absorbé dans ses pensées...

Soudain, il releva le front...

Dans un murmure, il dit :

— Et si nous allions jusqu'à Cleveland-City ?...

— Dans quel but ?...

— Vous avez mis le feu à la demeure de Fao-Li-Tou, mais rien ne prouve que le misérable ait trouvé la mort au milieu des flammes... Sa bru a voulu vous tuer, vous l'avez rejetée dans la maisonnette, mais rien ne prouve que l'incendie l'ait dévorée elle aussi...

— C'est vrai !...

— Si nous les retrouvions...

— Courons !

— Attendez !... prenez... prenons conseil de Bradway...

— Allons le rejoindre au chevet d'Argirh...

— Allons !...

Quelques instants après, nos deux héros, pénétrèrent dans la vaste pièce où avait été transporté le père d'Edith.

.....

Tout d'abord on avait redouté la congestion...

Heureusement, la robuste constitution d'Argirh avait eu raison de la terrible émotion qui venait de le terrasser.

Aussitôt qu'il eut repris ses sens, il se dressa sur son séant, repoussa ceux qui voulaient affectueusement l'obliger à rester étendu et s'assit à bas

## THÉÂTRES

**A l'Opéra.** — M. Jacques Rouché est rentré à Paris et, à partir de lundi prochain, on préparera à l'Opéra les premiers spectacles de la nouvelle saison. On remettra à la scène *Roméo et Juliette*, de Charles Gounod, et *Hamlet*, d'Ambroise Thomas. L'Opéra ouvrira deux fois par semaine, en soirée, et le dimanche en matinée.

**Aux Bouffes-Parisiens.** — C'est au théâtre des Bouffes-Parisiens que le *Veilleur de nuit* reprendra le cours de sa triomphale carrière. La première représentation en sera donnée ce soir, à 8 h. 30.

La comédie de M. Sacha Guitry trouvera aux Bouffes-Parisiens une interprétation digne d'elle, puisque ses deux créateurs, M. Sacha Guitry et Mme Charlotte Lysès, Mlle Jane Renouard, M. Arquillière y reprendront chacun son rôle. Ce sera ce soir la 230<sup>e</sup> représentation de cette pièce célèbre.

**Fregoli.** — On annonce que Leopoldo Fregoli, le comédien protégé, le transformiste unique, le prestigieux artiste italien, est actuellement à Paris, où il doit donner une représentation au bénéfice des Croix Rouge italienne et française.

## SAMEDI 2 SEPTEMBRE

**Comédie-Française.** — A 8 heures, les *Affaires sont les affaires*.

**Opéra-Comique.** — A 7 h. 30, *Sapho*.

**Bouffes-Parisiens.** — A 8 h. 30, le *Veilleur de nuit*.

**Châtelet.** — A 8 heures, les *Exploits d'une petite Française*.

**Gymnase.** — A 8 h. 30, le *Grand Raymond*.

**Théâtre Impérial.** — A 8 h. 15, *Garde à vous!* sketch.

**Grand-Guignol.** — A 8 h. 30, *Une partie de manille*, *Prisonniers des hommes bleus*. (Matinée mercredi.)

**Marigny.** — *Sahary-Djeli*.

**Porte-Saint-Martin.** — Samedi, dimanche (matinée et soirée), le *Cheminéau*.

**Palais-Royal.** — A 8 h. 30, la *Cagnotte*.

**Renaissance.** — A 8 h. 10, l'*Hôtel du Libre Echange*.

**Variétés.** — A 8 h. 30, *Tout avance*.

**Vaudeville.** — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *Salonique*, l'*Offensive française sur la Somme*, etc.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

**Olympia.** — A 2 h. 30 et 8 h. 30, vedettes et attractions.

**Gaumont-Palace.** — Ce soir, à 8 h. 20, réouverture avec : *L'Aventurier*; *En Roumanie*, etc. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

**Omnia-Pathé.** — La *Bella Donna*, Actualités militaires : la *Revue des troupes russes à Salonique*.

**Folies-Dramatiques-Cinéma.** — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

## A la recherche de la " Libre Belgique "

## Une ruse allemande éventée

AMSTERDAM, 31 août. — Toutes les tentatives pour découvrir l'imprimerie et les rédacteurs de la *Libre Belgique* ont jusqu'à présent échoué, malgré l'ardeur désespérée des policiers allemands.

Un Hollandais, résidant à Bruxelles, rapporte la ruse policière suivante :

Un prêtre, dans le confessionnal d'une église, venait d'entendre la confession d'une dame fort bien mise qui, avant de se retirer, lui glissa un billet de cent francs en disant : « Voici, mon père, pour la *Libre Belgique*. »

Flairant un piège, l'ecclésiastique alla porter le billet au journal bruxellois la *Belgique* et se fit délivrer un reçu. A peine rentré chez lui, il vit arriver deux officiers allemands qui le conduisirent à la commandantur, où il fut accusé d'avoir reçu de l'argent pour la *Libre Belgique*.

« Vous avez dû faire erreur », dit le prêtre, et il tira le reçu du journal la *Belgique*.

Il fut remis alors en liberté.

de son lit en s'écriant, d'une voix rauque, mais dans laquelle s'affirmait une suprême énergie :

— Laissez-moi tous !...

Et tous s'étaient reculés de quelques pas...

Argirh, confondant son regard dans celui de Widderski, lui dit signe d'approcher...

Julius, sans la moindre émotion, vint jusqu'à sa victime, dont il soutenait, avec une certaine crânerie, le regard de feu...

Et Argirh, pesant chacun de ses mots, laissa tomber de ses lèvres trébuchantes :

— Julius, tout paraît jusqu'ici être en ta faveur... Ce qui, surtout, plaide pour toi, c'est ton attitude à ton entrée ici... Ce sont les paroles que tu as prononcées en présence d'April et de mes contremaîtres dès tes premiers pas faits dans cette maison...

Ce qui achève de t'innocenter, c'est la conduite de ces Allemands... chez toi... leurs menaces, leurs insultes... Mais il faut me prouver davantage que tu es mon ami... Il faut me rendre ma fille... Une voix secrète me dit qu'elle vit... qu'on ne l'a ravie à ma tendresse que pour s'en servir, au besoin, si j'échappais à la mort, que comme d'une arme plus terrible que toutes les autres...

— C'est aussi mon avis...

— Tu dois savoir où est ma fille ?

— Non...

— Julius, je t'en supplie, parle...

— Pour parler, selon ton désir, il faudrait que je sache où elle est; je te le répète : je ne sais pas.

— Il est impossible que tes complices ne t'aient pas dit leurs projets à son égard.

— Mes complices allemands ne savent rien...

Ça, je puis te l'affirmer... J'ai assisté à tous les entretiens qu'ils ont eus avec Li-Pou-Fang : il n'a jamais été question de ta fille...

— Cependant, tu savais qu'on l'avait enlevée ?

— Oui, je le savais... Je savais même le nom du bandit qui la devait attirer chez lui.

FEUILLETON D' " EXCELSIOR " DU 2 SEPTEMBRE 1916

84

## LA CAGE D'ACIER

## Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

## CHAPITRE XLIV

## Le coupable

— Alors, pourquoi n'avoir pas dit, tout à l'heure...

— Bradway s'y est refusé...

— Dans quel but ?

— Tant que miss Edith ne sera pas retrouvée...

nous devrions nous taire... laisser jouer à Widderski son infâme comédie... Votre père doit se croire à l'abri de tout... Ce qui arrive ne doit être pour lui et ses complices qu'un coup manqué... Argirh-City leur échappant, ils vont manigancer autre chose...

— Mais on ne va pas remettre Littleman, Schoffmann et Appenburg en liberté...

— Votre père s'engagera sur l'honneur à rester leur gardien... Ils auront la vie sauve si l'on retrouve Edith...

— Alors, ils vont parler tout de suite... ce sont des lâches...

— Mais savent-ils où elle est ?... Tout est là... Bradway va les interroger...

— Pourvu qu'ils ne l'aient pas tuée !...

— Non...

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Ayuntamiento de Madrid



## La Bourse de Paris

DU 1<sup>er</sup> SEPTEMBRE 1916

La fermeté a été la note dominante du marché et s'est traduite dans certains cas par une reprise appréciable des cours. Du côté de nos rentes, le 3 0/0 poursuit son amélioration à 63 80; le 5 0/0 se retrouve à 90. Dans le groupe des fonds étrangers, notons l'avance de l'Extérieure Espagnole à 100 20. De même le Russe 1909 progresse à 80 50; le Serbe à 63 75.

Les Etablissements de crédit sont plus calmes. Parmi les grands Chemins français, le Nord s'inscrit à 1.455 contre 1.450 la veille; P.-L.-M. et Est sans changement; peu ou pas de transactions en lignes espagnoles.

Réalisation en Suez, qui revient à 4.709. Cuprifères, sans grande modification. Rio, 1.758. Boléo, 855.

En banque, avance de la De Beers à 356. Aux Industrielles Russes, la Bakou passe à 1.681. Toulou à 1.460.

### COURS DES CHANGES

Londres, 28 06; Suisse, 111; Amsterdam, 241 1/2; Pétersbourg, 197 1/2; New-York, 589; Italie, 91; Barcelone, 593.

### METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos. Cuivre Chili disp., 109 1/2; liv. 3 mois, 106 1/2; Electrolytique, 130; Etain comptant, 170 3/4; liv. trois mois, 171 1/2; Plomb anglais, 32; Zinc comptant, 52; Argent, l'once 31 gr. 1.045, 32 d.



**PARCE QUE**  
vous êtes connaisseur  
en tabac d'Orient  
vous préférez l'arome  
des  
**MURATTI**

les Cigarettes de l'Elite

« Ariston » de luxe « After lunch »  
« Ariston » gold « Bouquet » bout liège  
« Young ladies » « Bouquet » bout carton  
De 0.75 à 3 fr. 20 la boîte.  
MURATTI Sons and Co Ltd - MANCHESTER

APRÈS et ENTRE les REPAS

**PASTILLES  
VICHY-ÉTAT**

HYGIÈNE de la BOUCHE et de l'ESTOMAC  
Boîtes de 0<sup>fr</sup> 50 - 1<sup>fr</sup> - 2<sup>fr</sup> et 5<sup>fr</sup>.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

— Ce nom ?  
— Le vieux Fao-Li-Tou !  
Deux cris de presque joie retentirent derrière Widerski.

Et, ces deux cris, c'étaient Jean et Jack qui venaient de les pousser.

Widerski, en apercevant son fils, fronça les sourcils.

Argirh, lui, pendant ce temps s'écriait :

— Fao-Li-Tou, dont j'ai été le bienfaiteur ?

— Oui...

— Oui ! oui ! s'écria Jean... lui !... Après l'office de dimanche, Fao-Li-Tou s'est approché de miss Edith — j'étais là — et la supplia de venir au chevet de son petit-fils... A peine la malheureuse était-elle chez ce traître qu'on s'emparait d'elle...

— Mais elle n'a pas été à pied, chez ce Chinois ?

— Non... mais, sous le prétexte d'éloigner son chauffeur, on a réclamé le docteur Warny... le chauffeur est parti à sa recherche... l'a ramené... et les deux hommes ont été assassinés.

— Assassins ?

— J'ai retrouvé leurs cadavres...

— Horreur !...

Et Jean, d'un trait, raconta comment il avait été amené à rechercher Edith... la partie de chasse tragique, la blessure de Bradway, son transport à Argirh-City... sa stupeur en apprenant le soi-disant départ d'Argirh et d'Edith et de James... l'idée qui lui était venue de courir chez Fao-Li-Tou... la scène qui s'était déroulée dans le taudis, sa lutte avec les bandits... l'incendie... les cadavres transportés chez lui...

Il allait continuer, mais Bradway le médusa du regard...

Il se tut...

Il comprit qu'il allait trop parler, devant son père.

Pour assainir la bouche,  
Raffermir les dents déchaussées,  
Calmer les gencives douloureuses,  
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**  
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le  
succès de ce produit bien français a  
fait naître.

DANS LES PHARMACIES

## SAVON TRICAP

SANS RIVAL  
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

### VARICES

immédiatement et radicalement soulagées par le port  
rationnel des Bas élastiques de V.-A. CLAVERIE, Fabricant.  
234, Faubourg Saint-Martin, PARIS. Lisez l'intéressante Notice  
sur les Varices, envoyée gratuitement sur demande, ainsi que la  
façon de prendre les mesures et tous renseignements désirés.

## ACHETONS TRÈS CHER COMPTANT

TOUTES VOITURES ET CAMIONS



Paris-Province  
100 Voitures récentes  
A VENDRE

VENTES SPORTIVES, 15 Av. de la Révolte, NEUILLY-SUR-SEINE

### CHEMINS DE FER DE L'ETAT

FOIRE D'ÉCHANTILLONS DE BORDEAUX (5-20 septembre 1916)  
Validité prolongée des billets d'aller et retour

A l'occasion de la foire d'échantillons organisée à Bordeaux du 5 au 20 septembre, le réseau de l'Etat a pris les dispositions ci-après en faveur des exposants et des autres voyageurs porteurs de billets d'aller et retour à destination de Bordeaux.

1<sup>re</sup> *Exposants et leur personnel.* La validité des coupons de retour des billets délivrés du 31 août au 9 septembre inclus sera étendue jusqu'au 25 septembre inclus, sans faculté de prolongation. La gare de Bordeaux validera les billets pour le retour, sur présentation de la carte d'exposant. La prolongation spéciale ne sera accordée au personnel que s'il voyage avec l'exposant.

2<sup>re</sup> *Autres voyageurs.* La durée de validité des billets délivrés du 2 au 15 septembre inclus sera prolongée exceptionnellement de cinq jours, dimanches et fêtes compris.

Les porteurs des coupons de retour conserveront, d'ailleurs, la faculté de les faire prolonger en outre, à deux reprises, de la moitié de la durée de validité normale, moyennant le paiement pour chaque prolongation d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet. Les prolongations ainsi obtenues commenceront à courir à l'expiration du délai exceptionnel de cinq jours précité.

### CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Nouveau train entre Paris-Luxembourg et Massy-Palaiseau.

A dater du 1<sup>er</sup> septembre 1916, la Compagnie d'Orléans créera un nouveau train quittant Paris-Luxembourg à 19 h. 48 et arrivant à Massy-Palaiseau à 20 h. 23.

Ce train ne sera mis en marche que les jours de semaine, donnée ce soir, à 8 h. 30.



## L'OUVRIER

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

de lectures récréatives  
pour les jeunes gens et la famille

commence AUJOURD'HUI

## DODORE L'ANARCHISTE

par JEAN DRAULT

Illustrations de CONRAD

C'est un roman de pleine actualité tour à tour dramatique et cocasse. Dodore l'âme de sa verve d'ouvrier parisien. Jamais Jean Dault, l'entraînant conteur, n'a été mieux inspiré qu'en traçant cette curieuse silhouette d'anarchiste transformé par la guerre et qui cogne frénétiquement sur la Boche. Cela déborde de vie, éclate de vérité pittoresque.

Envoi. Gratis et Franco

du NUMÉRO contenant le début du roman.

L'Ouvrier publie en même temps la *Croix de Guerre de Blaise Trottebas*, les *Tribulations d'un permissionnaire*, des vers à dire, des chroniques d'actualité, des causeries pratiques. Sa variété son intérêt, sa scrupuleuse moralité lui ont valu un succès considérable. S'adressant plus particulièrement aux jeunes gens. Il est lu dans toutes les classes et a sa place marquée sur la table de famille.

Le Numéro CINQ centimes

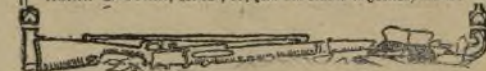
Chez les Libraires, Marchands de Journaux, dans les Gares.

Un Numéro chaque Samedi.

ABONNEMENT d'un AN (52 Numéros)

FRANCE, ALGERIE, BELGIQUE 3<sup>fr</sup> 50 — Autres pays : 5 fr.

HENRI GAUTIER, Editeur, 55, Quai des Grands-Augustins, PARIS



Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard:

— Mais, s'écria Argirh, pourquoi n'as-tu pas été faire ta déclaration au bureau de police, dis, mon petit ?...

Jean balbutia :

— Je ne sais pas... j'étais fou...

— Et quand il m'a parlé de tout cela, fit Bradway accourant à son secours, je l'en ai dissuadé...

— Et pourquoi ?

— Tu sais bien, Argirh, que la police ne peut rien contre la *Main jaune* et que ces bandits, inquiétés, auraient été parfaitement capables de tuer ta fille...

— C'est vrai !... Mais alors ?

— Alors, fit Widerski, il n'y a qu'une chose à faire...

— Laquelle ?

— Courir jusqu'aux bureaux de la *Charleston-Gazette*, faire savoir ce qui vient de se passer...

— C'est sur toi que va peser la *Main jaune*.

— Que m'importe !... laisse-moi fuir.

— Parle.

— Et à la suite de l'article qui dira ta reprise d'Argirh-City, ma conduite vis-à-vis de toi, faire passer une note ainsi conçue : « Sir John Argirh promet une somme de deux cent mille dollars à qui le mettra sur les traces de sa fille... De plus, il s'engage, sur les conseils de son ami Julius Widerski, à se retirer à Washington et à ne plus s'occuper d'Argirh-City dont il ferme les usines après avoir assuré l'existence de tous ses employés et ouvriers.

» Fais cela, Argirh... Crois-moi...

» Ceux qui ont intérêt à ce que tes usines ne fonctionnent plus seront satisfaits... Durant quelques semaines tu auras l'air de tenir parole... Ta fille te sera certainement rendue... Au besoin, détruis quelques-uns de tes hauts fourneaux... qu'il y ait de ta part commencement d'exécution...

» Et, sitôt que ta fille sera ici, mets-la en sûreté, en Europe, en Angleterre, où tu voudras...

Toi-même, mets-toi à l'abri de toute nouvelle tentative criminelle et rouvre les usines...

» Si tu agis ainsi, ni toi, ni ta fille, ni moi ne succomberons...

» Pense un peu à moi... qui me suis loyalement conduit... vis-à-vis de toi...

» Pense à mon fils, surtout... qui adore ta fille... et qui l'a prouvé... Pense à lui qui, par amour pour elle, ne demandait qu'à s'effacer devant James Perry... ce traître !... ce félon !...

Un long silence suivit ces paroles...

Bradway, Jean, Jack et Spéranza ne cessaient d'échanger furtivement des regards qui disaient leur colère à grand-peine contenue, leur dégoût, leur mépris, pour ce bandit dont les vomissements les éclaboussaient de tout le venin qu'elles contenaient...

Argirh, lui, restait perdu dans ses réflexions, dans ses pensées...

Quel parti devait-il prendre ?...

Ce que venait de lui conseiller Widerski lui plaisait assez...

La partie suprême pouvait, en effet, s'engager sur ce terrain-là...

Il se mit sur pieds, d'un bond, et dit :

— C'est bien Julius... Je vais faire ainsi que tu viens de me dire... Reviens ici dans deux heures et amène-moi le directeur de *Charleston-Gazette*... D'ici là, j'aurai dicté l'article et la note à insérer... Va... et donne-moi tes mains...

Widerski se précipita sur Argirh et le pressa sur sa poitrine en pleurnichant :

— Cette fois, le passé est bien mort... n'est-ce pas ?

— Tout est oublié...

Le misérable serra à les briser les mains d'Argirh, tout en questionnant :

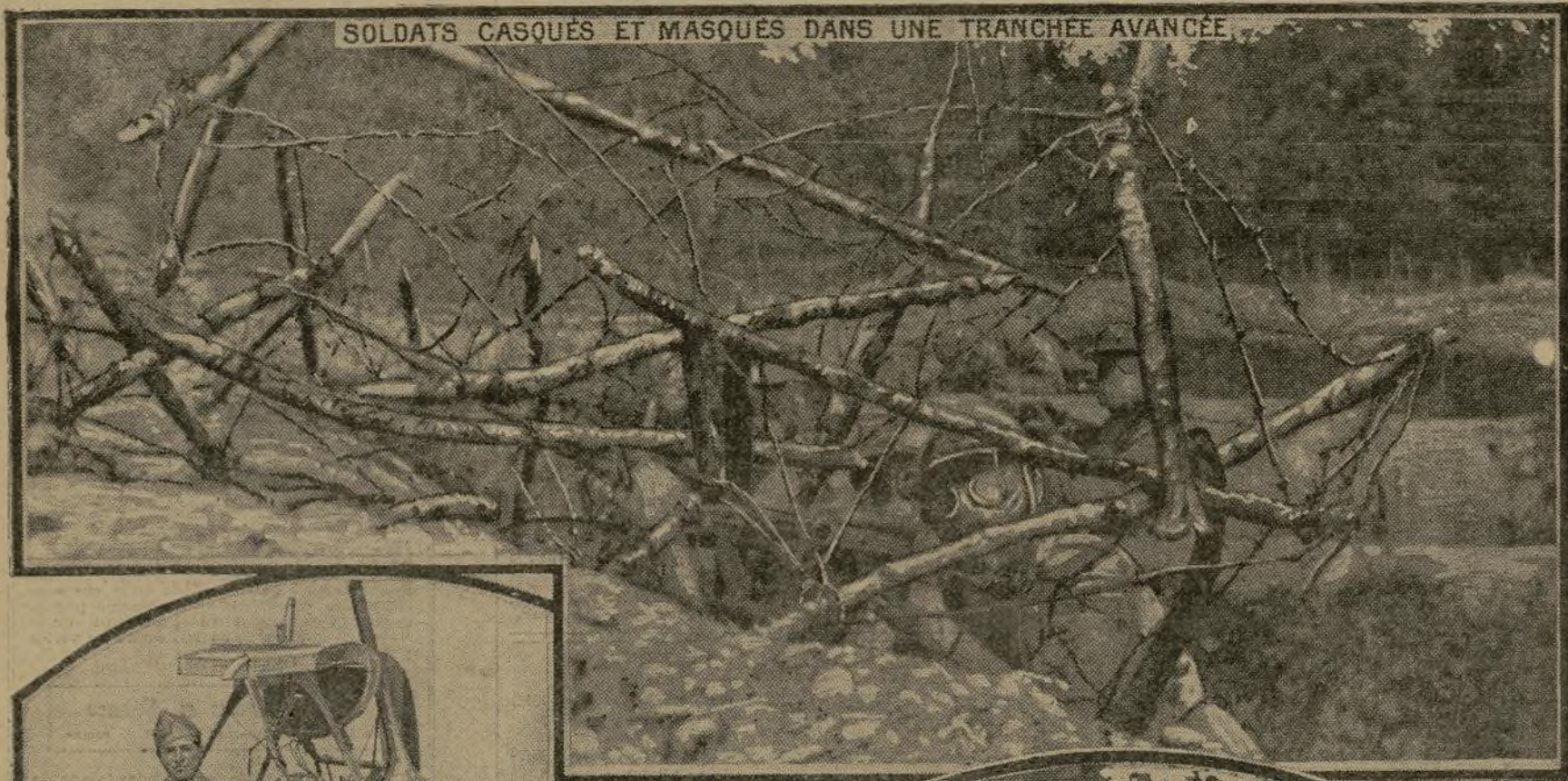
— Et les Boches ?

— Ah ! oui... c'est vrai !...

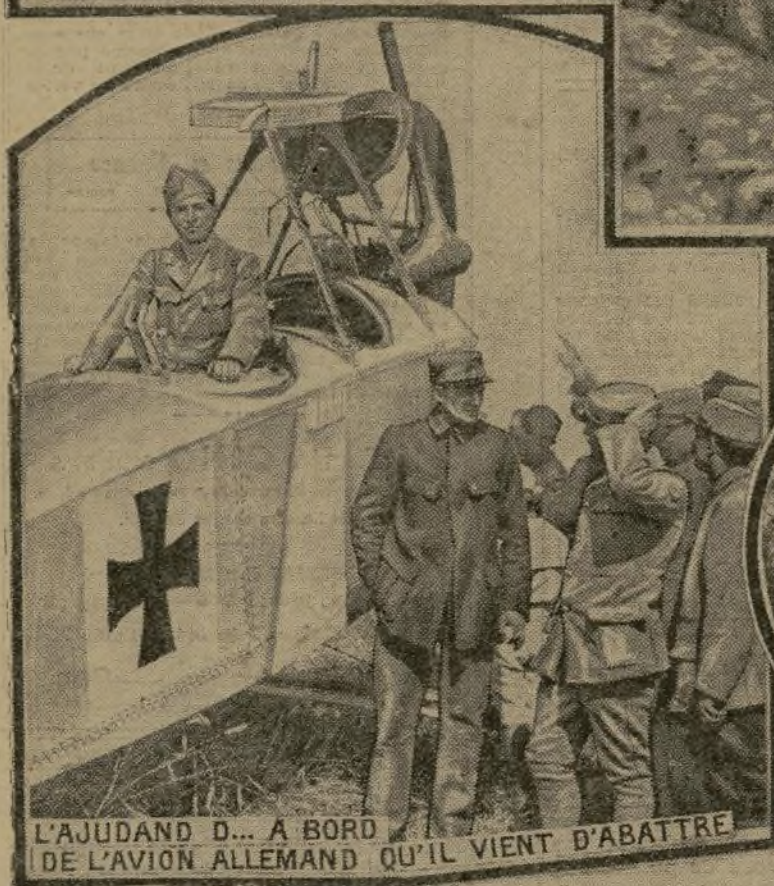
(A suivre.)



## L'activité renaît sur le front occidental



SOLDATS CASQUÉS ET MASQUÉS DANS UNE TRANCHEE AVANCÉE

L'AJUDANT D... A BORD  
DE L'AVION ALLEMAND QU'IL VIENT D'ABATTRE

UN POSTE D'OBSERVATION IMPROVISE



LES RUINES DE LA MAISONNETTE



L'ÉVACUATION DES PETITS BLESSÉS

Un regain d'activité se manifeste sur les divers points de notre front où la lutte avait été, pour quelques jours, contrariée par le mauvais temps. Sur la Somme, comme en Champagne, en Lorraine et sous Verdun, l'action de l'artillerie laisse présager des opérations qui ne sauraient être lointaines. Nos aviateurs, narguant les nuages et la pluie, ont réussi, hier, à abattre quatre appareils ennemis, dont trois dans la région de Madrid.